thanks

lity
bility

ilmed
n
pres-
ll
n the
s-
ted

N-
),

be

o

e

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

	3

1
2
3

	2	3
	5	6

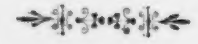
LOUIS-JOSEPH DOUCET

SUR LES REMPARTS

POÉSIES

Mais en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront ! et je n'y serai pas ! "

OCTAVE CREMAZIE.



58, rue Jeanne d'Arc, 58
QUEBEC

1911

LOUIS-JOSEPH DOUCET

SUR LES REMPARTS

POÉSIES

Mais en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront ! et je n'y serai pas ! "

OCTAVE CREMAZIE.



58, rue Jeanne d'Arc, 58
QUEBEC

1911

A

L'HONORABLE BOUCHER de LaBRUÈRE

Surintendant de l'Instruction Publique

Je dédie ce livre.

L.-J. D.



LE CHATEAU DE BIGOT

Il ne nous reste plus qu'un coin, pierre sur pierre ;
Tous les pans sont croulés sous les efforts du temps ;
C'est un tas de cailloux, au bord d'une clairière,
Qu'une grande forêt protège des autans.

Une seule maison est bâtie en arrière,
A l'ouest, un champ de blé reverdit ce printemps.
Un peu de mousse croît sur l'antique poussière,
En face, un clair ruisseau saute et court en chantant.

Bigot ne revient plus que dans notre mémoire
Lorsque l'écho nous dit qu'il insulta l'histoire,
Qu'il aima les plaisirs, la table et les appas ;

Cette coutume là sait braver les années :
On rejette la faute au front des destinées. . .
Puisque tu fus jugé, Bigot, je ne te juge pas !

Québec, 18 juin 1911.



LE CHATEAU DE RAMESAY

L'Hôtel-de-ville baille et, d'allure hautaine,
Regarde de travers le vieux château d'antan,
Qui, tout blanchi, voûté, comme croque-mitaine,
Semble goûter son somme en un rêve constant.

Car le château s'endort et son âme lointaine
Flotte dans le passé d'innombrables printemps :
L'écheveau de ses jours a rompu sa centaine,
Et se dévide encore à la face du temps.

J'ai salué ses murs de cailloux et de briques,
Où pendent des portraits, des fusils, des reliques,
Des crânes d'iroquois aux orbites sans fond ;

Et j'y vis Charles VII, François Ier de France ;
Trois couleurs égayaient l'Hôtel-de-ville immense,
Napoléon songeait sur le Bellérophon !



EN PASSANT

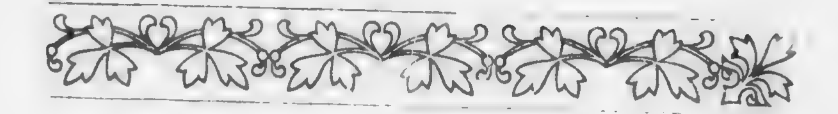
Sous le hâle des jours, dans la nuit des tempêtes,
Au carrefour fumé, comme aux sentiers ombreux,
Dans le pauvre taudis, comme au cirque des bêtes,
Combien ont vu sombrer leur rêve langoureux ?

Et lorsque revenus de ce monde servile
Où tout va pèle-mèle, ainsi que le troupeau,
Leur front agonisant dans la lutte inutile,
Ayant cherché la vie, a trouvé le tombeau.

Ce n'est pas seulement quatre ou cinq pieds de terre
Qui recouvrent la tombe, où nous irons dormir :
Qui ne médite pas quelque nuit de mystère,
Ayant ri sans remords, s'endort sans souvenir.

Qui peut tuer l'émoi de son âme muette
Durant les soirs de mai parfumé de lilas ?..
Le cœur du vagabond quelquefois s'inquiète
D'entendre résonner au loin la voix du glas.

Car cette voix éveille on ne sait quoi dans l'âme
Qui suit à tire-d'aile un appel d'au delà.
Voici que l'horison a retiré sa flamme.
Et voici que mon cœur se sent un peu plus las !



LES NAUFRAGÉS

—Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux, il vont aux requins ! L âme d'un matelot,
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.

Tristan CORBIÈRE.

A la mer sur la vague sombre,
Allons, les vivants soucieux !
Voici notre barque qui sombre,
Tous à la mort, jeunes et vieux !

En route, devant l'aube claire,
Mais sans une lueur d'espoir !
En route pour le grand mystère
Qu'enveloppe l'éternel soir !

Allons, la carcasse rebelle,
Bois donc la tasse ! allons ! allons !
Plus de sol qu'a fouillé la pelle !
Au fond de l'abîme, plongeons !

Et vous aussi, mon capitaine !
En route, honnêtes ou voleurs !

Cette barque n'est plus la tienne,
Cours donc te reposer ailleurs !

Nul n'est maître de la godille,
Vous voyez qu'il en est ainsi.
Pauvre vieux, crie et t'égosille,
Qu'importe, il faut partir d'ici !

Que l'on s'arc-boute ou que l'on rampe
En vos cordages mal noués,
Il faut toujours quitter la rampe,
Tant votre bras est secoué.

Adieu, pour toujours, terre ferme,
Et toi, vieil astre des midis !
Hissez le pavillon en berne,
Je plonge vers le paradis.

Courage, ma vieille carcasse,
Bien que j'ignore le chemin !
Comme les preux de notre race,
Allons gaiement au grand " demain " !

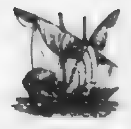
Au grand demain que l'on ignore,
Mais où nous roulons à jamais :
L'eau verte et bleue ! Est-ce l'aurore
De l'éternité, désormais ?

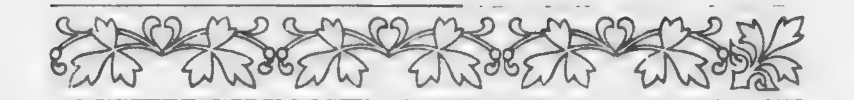
Et maints réfugiés des tombes
Ont prié les dieux inconnus :
Et pour eux chaque flot qui tombe
Couvre d'anciens espoirs perdus :

Que voulez-vous ? la mort hagarde
Engloutit les plus renommés :
L'éternel silence les garde
Au fond des remous refermés.

Parfois la mer est bien épaisse,
Et les défunts sont paresseux :
Ils demeurent dans leur détresse
Et taisent leur misère entre eux !

Pendant qu'au loin la cloche tinte
Ils songent à l'ancien passé ;
Et de leur pauvre voix éteinte
Un dernier cri s'est élancé !





BALLADE

Au vent qui passe que dis-tu ?

I

Au vallon j'ai vu l'hirondelle,
Dès son retour à l'ancien nid,
Qui gazouillait sa ritournelle
Dans un rayon de ciel béni ;
La fougère était odorante
Le long du vieux sentier battu ;
J'ai dit : messagère charmante
Au vent qui passe que dis-tu ?

II

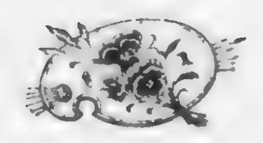
Au loin, sur l'onde solennelle,
Sous les reflets de l'infini,
Poussé par la brise nouvelle
Un ancien brick cingle, muni
De sa voilure palpitante,
L'azur de l'horizon tendu...
Voile, tu fuis, moi je te chante :
Au vent qui passe que dis-tu ?

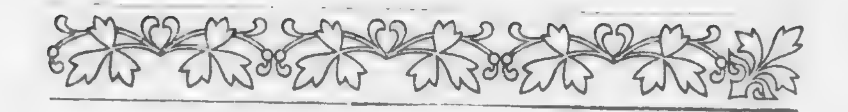
III

Au soleil, comme une dentelle
Qu'embellit maint joyau terni,
Le rayon meurt sur la javelle
Sur son frère, l'épi jauni.
Et, peu à peu, la nuit troublante
S'unit au rêve descendu,
Et je repris : moisson tremblante,
Au vent qui passe que dis-tu ?

ENVOI

Prince, ici-bas, que tout t'enchante !
Mais ne maudis pas la vertu,
Prévois toujours quelque tourmente. .
Au vent qui passe que dis-tu ?





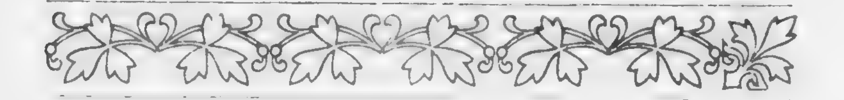
INQUIÉTUDE

Notre ivresse d'un soir, du même soir bannie,
Laisse une fibre intime alliée au regret..
La rose embaume plus quand vous l'avez cueillie,
Le pleur était plus chaud quand notre âme espérait.

Espoir de nos beaux jours, espoir de nos veillées,
Toi qui nous sus bercer d'un rêve attendrissant,
En toi vit un bonheur, pages ensoleillées,
Dont l'adieu se retrouve au cœur reconnaissant.

Qu'importe le regret, et qu'importe le doute ?
Il faut passer la vie en priant, en chantant,
Marcher l'âme sereine, en mesurant la route
De l'automne à l'hiver, de l'hiver au printemps !





TOUT EN FAVEUR DES MOINEAUX ÉTRANGERS

(Ballade)

I

Ma foi, c'est vrai, nous sommes, à tout prendre,
Devant le ciel, braves chasseurs d'oiseaux,
Ces gais chanteurs que nous aimons entendre
Par les [illegible] ère ou de [illegible],
Sous les [illegible],
Dans notre cœur, comme au bout des rameaux,
Gardons-leur donc une p[illegible] ;
Pro[illegible],
Ces rois d'azur que partout l'on pourchasse,
Tout en faveur des moineaux étrangers.

II

Vous les tuez, serait-ce pour les vendre ?
Ne percez plus leurs plumes ni leur peau.
Vous [illegible] endre
Contre les chats qui voudraient les surprendre :
Merle et coucou sont nés sous nos drapeaux ;
Autant que ceux dont s'ornent les chapeaux

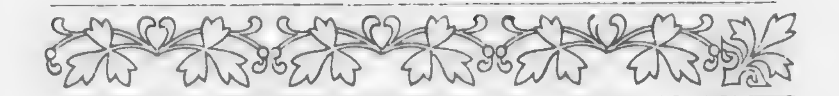
Les rossignols nous charment par leur grâce.
Soyons vaillants, sachons les protéger ;
Ils sont à nous, épargnons notre race,
Tout en faveur des moineaux étrangers.

III

Soyons humains, nous avons l'âme tendre,
Lorsque la poudre effraiera les corbeaux
Dont on voit l'aile ou monter ou descendre,
Tous altérés comme des Alexandre,
Sillonnant l'air au penchant des coteaux ;
Qui sait, un jour, grugeront-ils nos os ;
C'est leur devoir de ronger la carcasse ;
Endurons-les et laissons-les ronger...
Endurez-moi ma ballade est cocasse,
Tout en faveur des moineaux étrangers.

ENVOI

Prince, écoutez, quoique l'on dise ou fasse,
Je ne veux pas ce soir vous déranger :
Poète, oiseau, grand homme, ici tout passe,
Du plus repu jusques au plus vorace,
Tout en faveur des moineaux étrangers.



LA JUSTICE

—

Muse, si tu voulais, puisque ton aile saigne,
Rougir un peu mon encre, aux reflets de ton front :
Nous écrirons, tous deux, un chapitre du Règne,
Règne des reniements, et Règne de l'affront.

O muse, il est minuit, plus de littérature ;
Mais donnons quelques vers, puisqu'il faut en donner.
Ne nous attardons pas au bout d'une rature,
Mettons une pensée et sachons nous borner.

Nous avons écouté les tic tac de l'horloge.
Qui marqueront un jour l'instant de mon départ :
Tu sais, qu'on veuille ou non, il faut que l'on déloge,
Quand ils disent au Temps : " Monsieur a pris sa
[part."

Et l'on entend souvent : " Comme elle n'est pas
[longue
Cette part de mes jours, depuis que je suis né !...."
On s'en va tristement dans une boîte oblongue,
Un peu moins souffreteux, un peu plus décharné.

Et voilà donc, enfin, pourquoi l'on se tourmente,
On se casse la tête à la faire tourner :

On blasphème et l'on crie, on rit, on se lamente,
Et l'instant d'un tic tac, hélas ! vient nous borner.

Alors il faut partir pour faire de la place
A la postérité qui rit du souvenir.
C'est la métamorphose. A la fin Dieu se lasse
Et nous dit, à chacun : " Dormez, à l'avenir ! "

Notre séjour est court, et c'est presqu'une fuite,
Et pourquoi partons-nous, nous qui sommes venus ?
Nous nous précipitons, nous accourons, sans suite,
Vers le dernier espoir des chaos inconnus.

Comme au jour du baptême, on jette l'eau bénite :
Et puis, allons-nous-en, nous ne reviendrons plus !
C'est l'éternel sommeil, dans la case d'ermite
Où nous sommes placés du côté des vaincus.

Et c'est ainsi partout : il n'est pas jusqu'aux papes
Qui ne prennent un [illegible] le vieux sentier battu.
Et nous tombons par [illegible]nt, deux cent, trois cents,
[par grappes
Au fond du grand trou noir, sans force ni vertu.



Puisque nous sommes mus par un divin caprice,
Que ferons-nous de mieux qui soit un jour compté ?
Muse, réponds d'un mot. — ce mot, c'est la justice.
Ce mot-là sonne bien, je vais le répéter :

Je le dirai souvent, surtout dans ma prière,
Et pour les effrénés et pour les endormis,
Pour la plèbe vivante et pour le cimetière,
Justice dans mon âme et pour mes ennemis !

Justice à notre langue, et justice à nos frères
Qui veulent prier Dieu librement, en français ;
Justice aux paysans qui cultivent leurs terres
Justice au Canada dont on fait le procès !

Justice, s'il vous plaît, pour la langue française !
Justice nous t'aimons comme une déïté,
Et nous te chanterons comme la Marseillaise,
Justice lève-toi, rends-nous la liberté :

Le Christ agonisant sur la croix du calvaire,
A son dernier soupir, quand il voulut crier,
Choisit des mots appris de la voix de sa mère,
Les mots de son passé n'étaient pas oubliés.

Il avait conservé sa langue maternelle,
Sa grande âme parla comme à Gethsèmani ;
Son espoir s'élança vers la nue éternelle ;
Le temps a retenu : " Lamma Sabactani ! "

Prends l'âme qui se meurt, justice de la terre !
" Lamma Sabactani ", devant ton tribunal,
Nous ne méprisons pas une langue étrangère,
Ne mets pas au cachot le mot national.

Oui, laisse donc passer le mot que je prononce,
Il ne fait pas de mal, pourquoi le condamner ?
Devant l'accusateur dont le sourcil se fronce
Tu pourrais me venger, je veux lui pardonner.

Pardon pour l'ennemi, justice vengeresse !
Il ne sait ce qu'il fait lorsqu'il me fait du tort,
Si le malheur ne peut lui donner la sagesse,
Que la pitié du moins le plaigne de son sort !

Quand à nous, Canadiens, qui prions aux calvaires,
Vieux défricheurs de sol et braveurs d'Iroquois,
Faisons halte aux tombeaux de nos missionnaires,
Nous deviendrons soldats et martyrs à la fois !

Car nous avons appris les petits sacrifices,
Et sur ce terrain-là, nul ne fait mieux que nous,
Si c'est notre métier d'agréer les supplices,
Nous recommencerons à braver des courroux.

Et pour tremper les cœurs il nous faut la souffrance ;
Nous sommes héritiers d'exemples merveilleux ;
Il est vain de nier que nous venons de France :
Elle, c'est notre aïeule et ses fils nos aieux !

A l'ombre des clochers qui centuplaient leur force,
Ils dorment maintenant de l'éternel sommeil ;
Mais c'est le même sang qui coule en notre écorce,
Et sur les vieux clochers luit le même soleil.

Et ce même soleil brille pour tout le monde,
Ne le refusez pas, il appartient à Dieu
Qui verse sur nos fronts sa lumière profonde,
D'un coin du paradis, au bord du grand ciel bleu.

Qu'on l'appelle, Il entend, qu'on le prie, Il exauce,
En priant l'on s'unit et l'on devient plus fort :
Maître de la penssée, Il en souffle la cause,
Et, du seuil de l'azur, ne juge pas à tort.

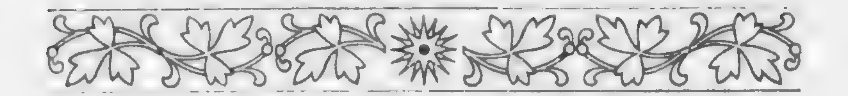
***

Passants, qui cheminez des berceaux vers les tombes,
Ne vous écrasez pas en passant vos chemins ;

Ne vous amusez plus aux grandes hécatombes,
Remettez vos courroux à d'autres lendemains.

Et pardonnez toujours, les pardons sont augustes,
Sans les pardons la vie est pleine de malheurs :
Comme le grand ciel bleu, soyez bons, soyez justes,
Avant de vous abattre aux tombeaux pleins d'hor-
[reurs.





LETTRE A UNE MERE

Le Testament

A. M. C. J. Magnan

Ma mère je t'écris et, première nouvelle,
Je te dis que je t'aime et t'envoie un baiser ;
Et si tu te souviens de ma mise en tutelle,
Moi j'étudie encor ta gloire et ton passé.

Oui, je baise ton front qu'auréole la gloire
Et, me sachant ton fils, je rêve à mon berceau ;
Et la nuit, quand tout dort, je relis notre histoire :
Ton souvenir en moi chante comme un oiseau.

Et je sais le bonheur d'hériter de ta flamme,
Souffrant de ne pouvoir t'expliquer mon émoi :
On refait une vie, on ne refait pas l'âme.
O France le sait-tu comme je t'aime moi ?

Q'importe l'Atlantique et que fait la distance
Pour le cœur réchauffé par le sang des aïeux,
Puisque tous mes héros sont venus de la France
Arborer, en ton nom, leurs drapeaux glorieux ?

Ton image est gravée en mon âme immortelle :
Qu'importe le flot sombre et que me fait le temps ?
Je veux balbutier la langue maternelle,
Bien qu'éloigné de toi depuis cent-cinquante ans !...

L'autre hier, les grands pins pleuraient dans la lumière,
Je m'arrêtai, pensif, sous leurs bois recueillis ;
Je méditai le vœu de leur voix séculaire :
Voici ce que disaient tous les rameaux vieillis.

— Et nous parlons des morts, et nous parlons des glèbes
Au chant des Angelus, de maint et maint clochers :
Notre rêve est aux vieux comme il est aux éphèbes.
Et nous servons de phare aux chasseurs, aux nochers.

Nous sommes la prière incessante, invaincue :
Nous clamons vers le ciel l'effort de nos destins ;
Et parmi l'ouragan, sous la foudre qui tue,
Nous écoutons le mot des grands échos lointains.

C'est nous la voix du sol où nos racines plongent :
Nous venons de son cœur, nous respirons pour lui.
Et lorsque sur les blés nos ombres se prolongent,
C'est pour faire s'aimer le soleil et la nuit.

Des héros disparus les grandes âmes fortes
Caressent notre front qui monte en la clarté ;
Jamais nous nous drapons dans l'or des feuilles mortes,
Et nous aimons la gloire au ciel de liberté.

Et des peuples défunts ont dormi sous notre ombre,
Et d'autres sont venus y planter une croix :
La France nous a vus quand nous étions sans nombre,
Et le sol qui nous porte a retenu sa voix.

Et ce sol qui nous porte est notre bon génie ;
Car c'est lui qui nous dicte et c'est nous qui chantons
Les souvenirs de France avec notre harmonie
Que la brise éparpille ensuite, en tous les tons—

S'il n'est pas jusqu'au bois qui ne dit ici : France,
Que ne dit pas le cœur qui bat plus ardemment ?
Ah ! j'espère toujours ; ma dernière espérance,
C'est que tu sois témoin devant mon testament !

Mère, je tiens de toi, du moins par la mémoire,
Et si j'étais petit au jour de ton départ,
Je sais ce testament auquel j'ai voulu croire ;
A ma majorité, je réclame ma part [illegible]

C'était au temps ancien des luttes acharnées,
Où je suivais tes pas en soupirant un peu.
Tu me dis : " reste seul et dans quelques années,
Je [illegible] te [illegible] !"

Ah ! va, j'ai bien senti qu'une désespérance
[illegible] veuve de rois !
Je [illegible]
Quatre-vingt-neuf chargea tes soldats aux abois.

Et quand on eut coupé le cou à Louis Seize,
T'efforçant d'éponger tant de sang en ton nom,
Bonaparte apparut et sur ta M[illegible]
Composa des accords à grands coups de canon.

Et j'entendis les bruits lointains de la victoire,
Songeant que vers ton fils tu devais revenir,
Et, sans me réchauffer aux rayons de ta gloire,
Je remplissais mon cœur de ton grand souvenir.

Tu ne m'écrivais pas pour me dire ta vie,
Mais moi je m'informais, auprès du voyageur,
Des élans de ton âme en ta flamme, assouvie,
Qui jetait sur l'Europe une immense lueur :

Car l'Empereur aimait, dans toutes promenades,
Emmener tes soldats qui savaient l'égayer.
Et quand ils allumaient d'ardentes cannonades,
France, tu souriais au bras du "cavalier."

Puis en mil-huit-cent-onze est né le roi de Rome
– Tu vois que j'ai vieilli, ça fait juste cent ans—
Et le beau cavalier n'était déjà plus homme :
Le dieu, père d'un fils, bravait déjà le temps...

Parfois tous nos espoirs ne sont que flamme vaine
Et nos plus beaux projets, hélas ! tombent à l'eau !
Comme tu dus souffrir, ô France souveraine,
Quand il fut revenu du champ de Waterloo !

Ici, je refoulais mes larmes en silence :
Car j'avais espéré que tu me reviendrais...
Et je souffre toujours : on veut, en ton absence,
Mère, couper ma langue, au nom d'un vil progrès.

Ma foi, voilà pourquoi j'écris ces quelques lignes,
Te demandant ma part inscrit au testament :
Lorsque tu me quittas tu fis les choses dignes,
Me léguant, en vifs, ma langue absolument.

Tu sais, ce testament n'est pas chose nouvelle,
Il fût signé l'an mil-sept-cent-soixante-trois :
Nous eûmes des témoins : dis-moi tu te rappelle :
On avait exigé la marque de deux rois.....

Ce sont ni tes soldats que ta bouche commande,
Ni tes vaisseaux grondants, sur les flots révoltés.
Non, c'est ton témoignage, ô France, qu'on demande,
C'est ton appui moral au nom de liberté.

J'ai pris des défenseurs : Papineau, Lafontaine,
Et nombre d'écrivains qui voulurent lutter ;
Et mes historiens ont déjà pris la peine
D'éclairer leur mémoire et de les bien compter.

France tu me diras si ma demande est juste.
Si j'ai l'âge aujourd'hui d'exiger tous mes droits ;
Mère, j'ai confiance au jugement auguste
Que tu devrais porter enfin, à haute voix.

Ah ! si tu me disais que tu m'aimes encore,
Je pleurerais de joie : à " ce sursum corda "
Mon front s'éclairerait d'une nouvelle aurore...
Oublieras-tu toujours ton fils, le Canada ?

POST SCRIPTUM

Les grands pins vagissaient dans leur brise éternelle,
Ces vieux témoins houleux des âges disparus.
Un vieux corbeau songeur passait à tire-d'aile
Emportant son cri rauque aux horizons décrus :

Car le soleil plongeait son disque vers la grève
Où s'attristent mes yeux lorsque l'été se meurt :
Des ombres s'allongeaient : je m'éveillai, mon rêve
S'acheva, frêle, ainsi que le chant du semeur.

O pins mistérieux visités par les âmes,
Et qui versez la paix à mon cœur harassé,

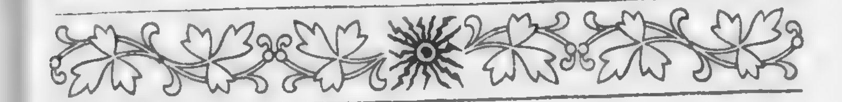
Cierges de la nature, au couchant plein de flammes,
Mon rêve puise en vous la leçon du passé !

Inspirez largement les âmes vagabondes,
Je reviendrai pleurer sous vos rameaux en croix,
Vous qui semblez bénir la mémoire des mondes
Et dont s'inspire encor "l'universelle voix"

Priez pour l'univers, priez pour qui vous prie,
O vous les vieux amis qui ne changez jamais,
Vous qui puisez la sève au sol de la patrie
Et qui vers le grand ciel essorez vos sommets.

Si je comprends un peu la plainte solennelle
Que vous semez au vents et vers le flot des mers,
Ne répétez-vous pas :—Une France-Nouvelle
Appelle une autre France à l'heure des revers ?





L'ECHO

A M. Ernest Myrand.

Quand ton front s'assombrit d'une désespérance,
Jette vers l'horizon l'aveu de ton destin ;
Une aube frissonnante en son azur immense
Viendra te consoler par un écho lointain :

Car cet écho répond lorsque tu l'interroges :
Il nous répond parfois un des mots bredouillés,
Parfois il est pareil au fou qu'on mène aux loges,
Selon les horizons qui sont clairs ou brouillés.

Il dit : — " Je parle bien ou lance des sottises,
Je prends souvent le ton des interlocuteurs ;
Je gronde à l'ouragan et souris dans les brises,
Je tremble sur la boue et chante des splendeurs.

Je suis comme ta vie aux mille voix dolentes.
Souvent je me déchire au sommet des rochers ;
La fauve me comprend dans le deuil des tourmentes ;
Mainte fois je gémis aux tocsins des chochers.

Je suis plus attentif la veille des orages,
Même au cri de l'oiseau qui chante son matin ;
Quand sonne le clairon j'éveille les courages
Et j'avive la foi du cœur trop incertain.

Il n'est pas que vos voix qui parlent par ma bouche,
Mon charme va plus loin que ce monde parfois :
Je suis triste ou vainqueur, fraternel ou farouche,
Je suis universel, je sais tous les émois.

J'ai pleuré dans le vent cueillant des feuilles mortes,
J'ai palpité la nuit par les bois dénudés ;
Les larmes de l'automne en moi tombaient, plus fortes,
Et du chêne les glants roulaient comme des dés.

J'ai soupiré, le soir, aux mousses des écorces,
Et des effarements entrecoupaient ma voix.
Et j'étais le poète errant, à bout de forces,
Pour la grande forêt pleines de souffles froids.

Dans l'immence frayeur des brumes, des tempêtes,
J'ai compris le destin de la terre et des flots
Qui brisent la mâture et fracassent des tête,
Et j'ai tout répété, les cris et les sanglots.

Et, comme le poète, aux tournants de la route,
A l'angle des vieux ponts, j'ai souri doucement,
Au chant de la jeunesse, à l'espoir, loin du doute,
Et vers les vieux clochers où l'on prie, en s'aimant.

Je suis l'écho des jours et des blonds crépuscules,
Et je saisis la voix dont se servent les blés ;
Je porte, quand tout dort, le heurt des véhicules
Dont grincent les essieux, vers les antres troublés.

Je sais ce que mugit le bœuf cornant la terre,
Perçant de rage un clair d'or de lune au vallon,
Et le cri du hibou, dans les nuits de mystère,
Sous la brise endormie ou parmi l'aquilon.

Je suis l'écho du soir et des jardins de roses ;
Je chante les parfums des printemps en allés ;
Je sais l'éclat de rire auprès des fronts moroses,
Je sais les chants cruels et les plus désolés.

Je suis l'écho lointain des âmes exilées
Dont l'unique partage est l'ombre de l'oubli :
Je redis leur prière autour des mosolées,
Par les bises d'automne et les couchants pâlis.

Et je répète aussi le chant des jeunes filles
Dont le refrain connu rêve d'un cavalier ;
Je suis l'écho charmé, quand l'étoile scintille
Au ruisseau qui sourit à travers le hallier.

Je sais le bercement des ailes éployées ;
Je sais les espoirs vains et les désespoirs ;
J'ai pleuré l'agonie et les fleurs foudroyées
Sous la foudre grondante et la plainte des soirs.

Et les gémissements des nations qu'on tue
Je les crierai sans fin avec le souvenir.
Je dis la vériré des voix qu'on n'a pas crues ;
Je pleure le passé, j'épelle l'avenir . . . .

Depuis Colomb voguant à voiles toutes grandes,
Depuis Philippe II pleurant son armada,
Je reste le témoin de toutes les légendes
Et témoin de Cartier ouvrant le Canada.

Moi, témoin de Champlain, témoin de Maisonneuve,
Je resterai l'écho de ce sol canadien :
Je conserve l'accent des bois et du grand fleuve,
Afin que vous aimiez ce qui vous appartient.

Je suis l'écho perdu des grandes épopées :
Je sais ce que vaut l'homme en son souffle d'orgeuil ;
J'ai dit le râle humain sous le choc des épées :
Je sais le dernier mot des mourants sans cercueil.

A Québec, j'ai connu la charge de la garde,
Puisque j'ai frissonné sur tout les bataillons :
Et je fus effrayé de mainte ombre hagarde.
Dont la bouche se tut dans le creu des sillons.

Et j'entendis pleuré, au rivage, la France
Lorsque le drapeau blanc s'envola du rempart :
De Vaudreuil, de Lévis j'ai redis la souffrance
Sur les ailes de vents, le soir du grand départ.

Je suis l'écho natal et redis la mémoire
De ceux qui sont sombrés au choc des tourbillons :
J'ai pleuré la défaite et chanté dans l'histoire.
Et je palpite encore au nom de Carillon,

J'ai frissonné jadis et j'ai tremblé n'aguère,
Au pas d'armes rythmé du soldat agueri ;
J'ai retenu l'effroi de la mêlée altière,
Glorifié l'effrort du grand Salaberry.

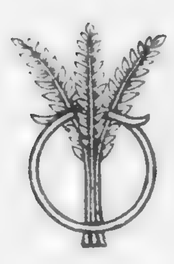
Après l'an Trente-Sept plein de sang et de cordes,
Tour à tour, j'ai suivi la plainte des cachots.
Et je me suis mêlé, par ces jours de discordes,
Aux voix des exilés, sous le vol des corbeaux :

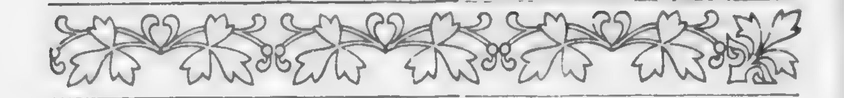
Car ces oiseaux de deuil recherchent les potences,
Et leur funèbre cri retentit plein d'horreur,
Première sanction des plus graves sentences,
Et quand vient l'agonie, il vous rongent le cœur.—

Et quand l'écho s'est tu, notre âme rève encore,
Nul ne saurait passer sa vie, indifférent ;
Que notre nuit s'avance ou que ce soit l'aurore,
Il est bon d'écouter, au loin l'écho mourant.

Il apprend le passé d'où grandit la patrie,
Il épure le rire aux larmes des aïeux
Appelant le jour clair dont notre âme est pétrie
Rêvant du grand azur, cette frange des cieux.

Montréal, 11-12 février 1911.





COMTEMPLATION

—

Le soleil a sombré dans un décor biblique,
Du reflet de sa gloire illuminant les monts,
De sa tendresse d'or brûlant la Basalique,
Ornant de son adieu la voile d'artimon....

Qu'un seul rayon de toi, comme sainte relique,
Demeure dans mon âme avec mes oraiso[illegible]
Réchauffe un peu mon cœur de ton feu s[illegible]
Eternel brasier des divins horizons !

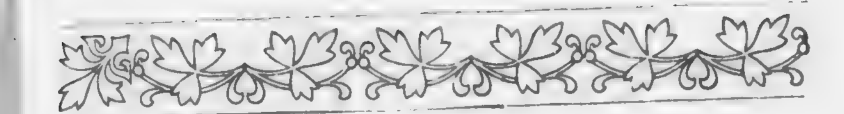
Quand je ne serai plus qu'un spectre dans ma cendre,
Quand mon front sans penser dormira sans comprendre
Le murmure du vent dans l'éclair des clochers,

Pendant que tu luiras sur les jardins de roses,
D'autres te béniront dans tes apothéoses,
Comme je te bénis, du haut de ces rochers ?

Québec, 19 Juin 1911.







VŒUX QUOTIDIENS

Observe tes penchants, fais la guerre à tes vices ;
Si ton âme a des voix, écoute-les chanter ;
Médite chaque jour, fais quelques sacrifices ;
Si l'ennemi te hait, tâche de l'éviter.

Sois honnête, sois franc, sois de quelque service ;
Soutiens la bonne cause, et dis, sans t'emporter,
Et tes goûts et ton art. Sans faire d'avarice
Pour plus tard, il suffit, mets un sou de côté.

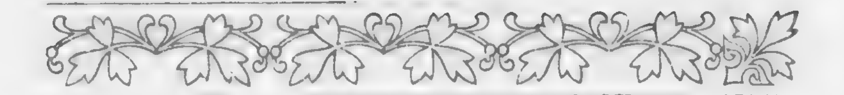
En amour il ne faut pas que tu n'exagères
Ni les refus ni les beaux mots, que d'âmes sont légères
Parmi le sexe faible et si capricieux !

Plutôt que de haïr, il vaut mieux que l'on aime,
Fais ce que tu voudras ensuite, et monte aux cieux :
Pour vaincre ton destin, sois vainqueur de toi-même :

Québec 18 juin 1911,



ndre,
endre



L'ORAGE

Sur la rouille des toits vient s'abattre l'averse,
Elle danse et crépite, avec des airs rageurs :
Et la vasque déborde, et le fossé renverse :
La pluie a fait courir les pauvres voyageurs.

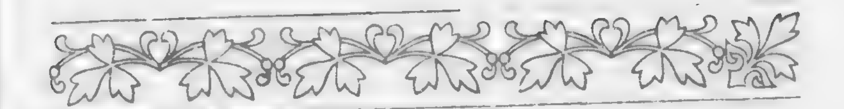
Des chapeaux, dans la rue, ont tremblé d'épouvante,
Aux brouhahas des pieds de femmes en frayeur.
La foudre a maugréé ; la mer est effrayante,
Car le vent la fouette en sifflant sa fureur.

Et le nuage éclate, et des éclairs s'elancent,
Démasquant des bateaux qui, là bas, se balancent
Dans le glauque roulis des sombres flots bourrus.

Et l'on reste transis......Bientôt le vent s'apaise :
L'esprit du mal s'enfuit sur la mer moins mauvaise,
Comme les djinns d'Hugo, dans la nuit accourus :

Québec, 17 Juin 1911.





LE SOLEIL ROUGE

— —

En pleine immensité, toujours, toujours perdu,
Soleil, verse ta vie à toute la nature :
Tu vas mourir ce soir, dans ton sang répandu,
Pour renaître demain, guéri de ta blessure.

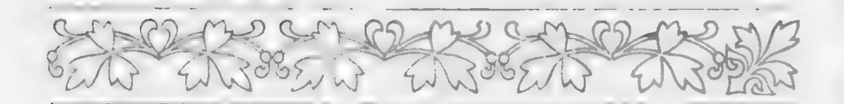
La flamme est ton tourment. Ta cruelle parure
Mêle aux lointains soumets des reflets de tisons,
Et mon âme, ce soir, puise une nourriture
Dans ta gloire, ô semeur d'ardentes floraisons !

Tu reviendras demain pour toute herbe qui pousse
Et mirer au ruisseau dont s'abreuve la mousse
Ton regard ébloui qui sourit au bon Dieu.

Va donc te reposer aux plages inconnues,
En attendant ta fin aux suaires des nues,
Et ton dernier reflet et ton dernier adieu !

Québec, 15 Juin 1911.





DU HAUT DE LA TERRASSE

—

J'aime errer et songer sur tes bords, ô grand fleuve !
Au crépuscule ému contempler tes flots noirs,
Tes tristes flots mêlés à mainte ancienne épreuve,
A qui les vents bourrus jettent leurs désespoirs.

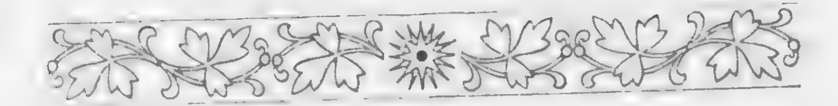
J'écoutai les sanglots dont leur torrent s'abreuve ;
J'ai saisi leur remords qui pleure dans la nuit :
Leur voix universelle, aussi vieille que neuve,
S'inpire des printemps et des veilles d'ennui.

Mais ce soir je m'en vas loin de ces flots rêvant,
Avec le souvenir de leurs pleurs dans le vent,
Et le dernier regret d'avoir pu les comprendre :

Car j'étais plus serein avant d'avoir senti
Les ultimes adieux de maint front englouti,
Par tant de soirs défunts et tant d'aubes en cendre !

Québec, 4 Juin 1911





TRISTESSE ET LEURRE

Jours, nuits, tristesse et leurre ont refroidi mon âme ;
Je ne sais plus l'écho dans le charme des soirs.
Tout s'alanguit en moi, jusqu'au divin distane
De la muse chanteuse où puisaient mes espoirs.

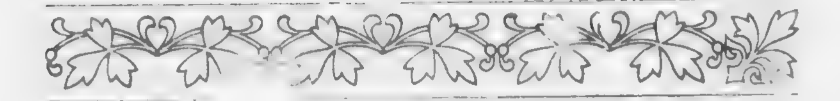
Mes songe inégaux font mes nuits soucieuses,
Je vieillis, inutile, et marche tristement
Vers la chose sans nom de nos fins ténébreuses,
Et je me laisse vivre en fuyant lentement.

Et je me laisse vivre en fuyant la misère
Qui veut être mon ombre où je cherche un repos.
La sente où je chemine a pour borne la pierre
Qui doit servir un soir à marquer mon tombeau.

Et je dormirai là, sombre en mes quatre planches,
Comme dorment les preux du naufrage commun.
Sons l'aurore à venir, aurai-je quelques branches
Pour m'abriter enfin de l'orage importun !

Qu'un pauvre voyageur sur ma couche dernière
Vienne à se reposer des fatigues du jour. . . .
Ah ! cher ami futur, sème quelque prière
Sur mon dernier sommeil, pour le trône d'amour

Sur mon dernier sommeil, vers l'être qui pardonne,
Au matin de rayons, aux aubes de clarté,
Et je serai si bien où l'argile emprisonne,
Que je pleurerai d'aise, en proie à sa bonté !



AMOUR ET REGRET

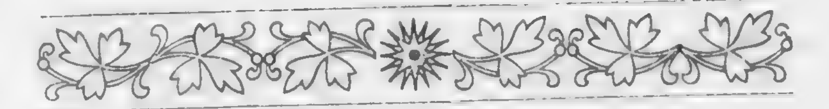
J'aime le grand silence où dorment les espoirs
Des pauvres et des vieux dont la vie agonise ;
J'aime la grande paix à l'ombre de l'église
Où derment les absents dans leurs suprêmes soirs.

Sur les prés émaillés de fleurs jaunes et blanches
J'aime voir rayonner la gloire du soleil ;
J'aime les belles nuits et l'astre du sommeil ;
J'aime les nids bercés dans la douceur des branches.

O jeunesse ! ô jeunesse au fond de tout printemps,
Un Dieu qui fit l'azur et qui fit les autans,
Te chasse loin de moi, tout le long de ma vie !

Pourtant je te regrette et, vainement ému,
Je regarde mourir, sur le prunier chenu,
Le soleil réchauffant mon âme inassouvie.





LE VENT DU SOIR

Comme une voix humaine éperdue et craintive,
Ici dans ce vallon,
Chante le vent du soir, et mon âme attentive
Ecoute sa chanson.

Dans ce souffle qui vibre un monde de mystère
Respire cette nuit,
Mêlant à ses soupirs le cri de sa misère
Qui partout nous poursuit.

Le vent sèche les pleurs de la triste paupière
En soufflant des parfums ;
Il traine nos regrets au sillon de poussière
Avec des lis défunts.

Sème l'oubli des jours au fronts que tu dépasses,
Dans nos exils déserts,
Toi qui touches la terre et caresses l'espace,
Sous les cieux noirs ou clairs !

Ami des désespoirs, quand la vie et sévère,
Mon cœur veut s'attrister ;
Pour éclairer mes jours, emporte ma prière
Ou tu te sens porter.

Emporte mon espoir plus haut que le nuage,
Bon vent, plus haut encor,
Où je voudrais goûter l'onde de cette plage
Que n'atteint pas la mort !



DIS POUR MON AME QUELQUES MOTS

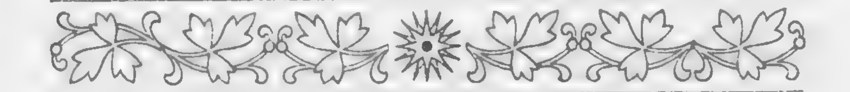
Passant qui foules mon tombeau,
J'ai fait comme toi dans la vie :
Comme toi, l'âme inassouvie,
J'ai mêlé le rêve à mes maux.
Et j'ai lu mainte poésie,
Dans les temps froids ou les temps chauds.
Comme toi, l'âme inassouvie,
J'ai fait comme toi dans la vie :
Passant qui foules mon tombeau,
Dis pour mon âme quelques mots !

Par les plaines et les coteaux,
J'ai promené ma songerie
Au couchant d'ombre ou de féerie :
Et mainte fois, sous les rameaux,
J'ai goûté la grande harmonie
Du vent qui mêlait ses échos
Au couchant d'ombre ou de féerie :
J'ai promené ma songerie ;
Par les plaines et les coteaux,
Dis pour mon âme quelques mots !

Aujourd'hui, comprends mes châteaux
D'Espagne, et même d'Helvétie,
Qu'endeuille ma nuit obscurcie ;

Comme moi, la terre durcie
Un jour engloutira tes os
Qu'endeuille ma nuit obscurcie ;
Avec des rêves d'oripeaux :
—D'Espagne, où même d'Helvétie—
Aujourd'hui comprends mes châteaux,
Dis pour mon âme quelques mots !





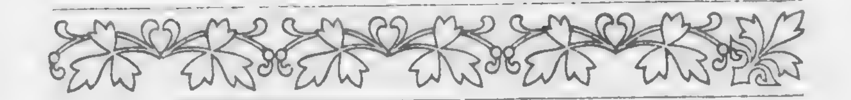
L'HIVER

Le vent souffle froid à geler le cœur des loups,
Et sur le chemin creux une balise crie
Et plie, en disant sa plainte à la poudrerie
Qui nous vient du lointain, vers le marais des brouts.
Et sur le chemin creux une balise crie,
Le vent souffle froid à geler le cœur des loups.

L'humble passant, frileux, s'en va sur les chemins,
Battu comme un manteau que l'âpre hiver déploie,
Dans les ombres du soir. On se frotte les mains
Que la rigueur du temps mord ainsi qu'une proie.
Battu comme un manteau que l'âpre hiver déploie,
L'humble passant, frileux, s'en va sur les chemins.

Oh ! la vie ! oui la vie est un hiver qui mord :
Peut-être inconsciente, ainsi qu'une froidure ;
Mais elle mord pourtant de peine et de remords,
Par la soif et la faim. Il faut bien qu'on l'endure.
Peut-être inconsciente, ainsi qu'une froidure,
Oh ! la vie, oui la vie est un hiver qui mord !





VIEUX NOEL

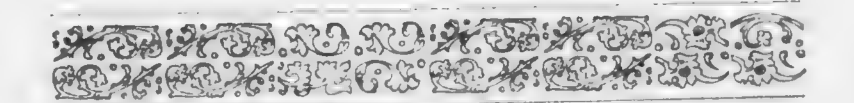
Brrr, brrr, au fond de la cariole
On grelotte aussi comme au bois,
Enfin, v'là l'coteau, puis la coupole
De l'église aux clochers étroits.

Les cierges luisent aux fenêtres ;
C'est la fête " au grand souvenir " ;
Beaucoup vont l'oublier peut-être,
Mait les petits Jésus vont venir.

La nef est pleine de lumière,
Les petits cierges sont joyeux ;
Comme des âmes en prière,
Ils palpitent silencieux.

Les Jésus aux crèches stériles
Naiss'nt entre l'âne et le taureau....
Venez par cent, venez par mille,
Des p'tits Jésus y en a pas trop !





LES ETRENNES

Dormez, dormez âmes êveuses,
Pour vous Saint Nicolas s'en vient,
Par les étoiles lumineuses,
Avec des chansons et des riens :

Il s'en vient chérir votre rêve
Rempli de fleurs et de satins ;
L'aube du nouvel an se lève
Sur vos livres et vos patins,

La cloche tinte, matinale,
Carillonnant, drelin, drelin :
Petites âmes virginales,
Voici l'an nouveau, ce matin.

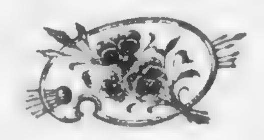
Mon doux, quelles belles images
S'offrent à vos yeux éblouis :
Des arlequins de tous ramages,
Des cendrillons de tous pays !

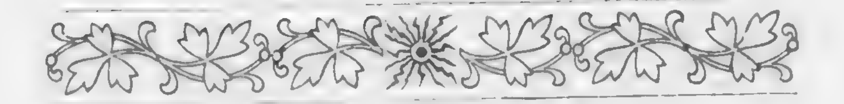
Voici des roses et des flûtes,
Et des boîtes de chocolat,
Un singe qui fait des culbutes,
Des mirlitons et des soldats.

O nouvel an plein de mensonges,
Qu'apportes-tu pour les ainés ?
Des aubes mortes et des songes
Auquels on fait des pieds-de-nez !

Qu'importe ? Le bonheur des autres
Nous aide à passer le chemin :
Les enfants sont les bons apôtres,
Il fait bon leur donner la main.

Leur éclat de rire console
Comme l'espoir aux lendemains ;
Et lorsque notre âme s'isole,
C'est en regrettant ces gamins !





SHEHERAZADE

Shéhérazade, dis ta vie
Et la fin des tiens disparus.
—Non, mon espérance ravie
Et les miens ne reviendront plus !

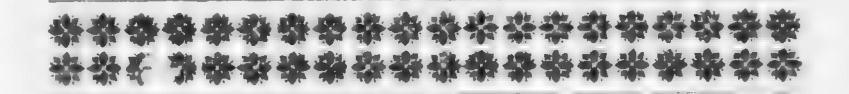
Shéhérazade, dis ton rêve
Des jours où tu rêvais encore.
—Chaque matin l'aube se lève,
Mais mon rêve mort reste mort.

Shéhérazade, dis la brise
Et ses caresses dans la nuit.
—Mortel, garde donc ta hantise,
N'interroge pas ce qui fuit.

Shéhérazade, dis la gloire,
La grande gloire du grand jour.
—La plus folle que vieille histoire :
La paille brûle et sort du four.

O muse, dis-nous la folie
Du pauvre gueux qui va rêvant.
—L'âne et l'homme et l'ombre qui plie
Creusent même sable mouvant.

Shéhérazade, le sable et l'onde
Qui roulent, où vont-ils toujours ?
—L'infini, l'océan qui gronde
En refont et défont le cours.



LES LUEURS

(Sonnet)

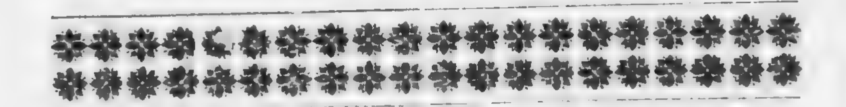
Par de là le néant et l'ombre épouventable,
Sur quelque bord sacré du rivage éternel,
Un dieu lointain, le dieu de l'Incommensurable,
Verse pour notre espoir quelques rayons de miel.

Au pauvre cœur qui meurt, tout transi, lamentable,
Quel oubli ce serait que pas un coin de ciel
Où se jucher au moins, comme sur une table,
D'où l'âme voit plus foin que le regard mortel ?

Toute bonne action nous vaudra quelque chose,
Ne fut-ce qu'un peu d'eau, ne fut-ce qu'une rose ....
O muse, dis-le moi, dis tout ce que tu sais :

Il est un juste Dieu qui relit vos procès ;
Avant de condamner, sa revise suprême
Sépare les méchants d'avec les bons qu'il aime.





LE CAP TOURMENTE

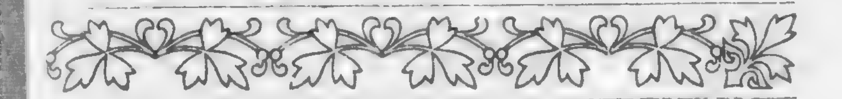
Or un soir, par Champlain, tu fus aussi nommé,
Alors qu'il t'aperçut de loin dans la tourmente,
Vieux cap dont le granit à la nuit se lamente,
Sous maint sapin pointu par le gel opprimé.

Ton profil s'assombrit quand la mer est méchante
En brisant sa colère à ton flanc embrumé ;
Quand elle vient du large en délire rythmé
Avec la grande voix du vent sud-est qui chante.

Et lorsque resplendit la gloire de l'aurore,
Couronnant ton sommet de ses rayons divins,
Ton cauchemar s'enfuit, mais tu songes encore,

Et tes deuils mal guéris attristent tes matins ;
Car les tourments passés t'ont jeté leur empreinte :
Tu ressembles au cœur dont la foi s'est éteinte.





AU TEMPS DES IROQUOIS

(Sonnet)

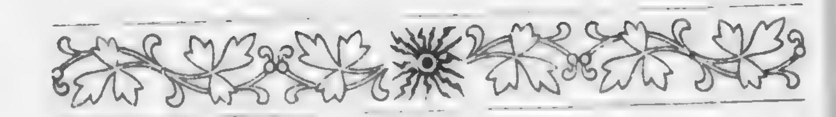
L'onde écumante au loin, de cascade en cascade,
Galopait sur son lit de sable et de cailloux,
Descendait égayant l'indienne bourgade
Dont le songe montait vers l'astre aux rayons doux.

Les jongleurs méditaient au fond de l'embuscade,
Et l'on densait la " guerre ", on priait manitou.
L'Iroquois dévorait un peu de viande fade,
Viande sans sel : de l'ours, parfois de caribou.

Quand l'ennemi tombait dans ses mains infernales,
La tribu s'égayait depuis ses premiers râles
Jusqu'au dernier soupir au bucher de douleurs.

Et les chiens s'endormaient sous les tentes d'écorce,
Rêvant au grand feu clair et dont la flamme torse
Décrivait sur les eaux de fantasques souleurs.





LE MATIN

(Sonnet)

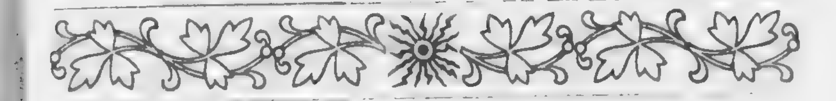
La nuit s'évanouit ; voici les aubes blondes
Qui caressent les bois et se baignent aux ondes.
Un jour nouveau s'éclaire et grandi doucement,
Sous l'azur triomphal du profond firmament..

Et le coq, sur la paille, entonne, avec faconde,
Les vains cocoricos de sa gorge féconde ;
Et, parmi les roseaux, comme dans les romans,
L'alouette sautille et boit aux flots dormants

Du haut du vieux clocher l'Angelus clair résonne,
La croix blanche, au rond point de l'église, rayonne
Comme en la piété des saintes oraisons.

Le soleil est joyeux dans sa splendeur plénière.
Le grand fleuve rêveur embrasse ses chimères.
Les pins sont en prière au bord des horizons.





DANS LA VALLÉE

—

L'aurore d'un beau jour souriant aux prés verts,
Reflète ses doux feux dans l'onde du rivage.
La nature s'éveille, et l'oiseau dans les airs
Trille son chant d'amour vers le ciel sans nuage.

Une brise légère au grand front des cyprès
Murmure doucement comme une âme en prière,
Tandis qu'au front humain que rongent des secrets,
Cette brise descend carresser sa misère.

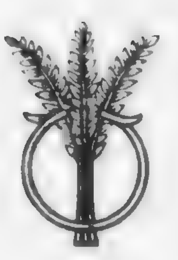
Tout insecte s'abreuve aux goutes de rosée ;
La limace chemine aux rayons du soleil ;
Déjà sur bien des fleurs une abeille est posée,
La nature s'émeut, la vie est en éveil.

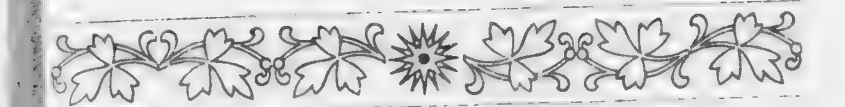
Comme un rêve perdu, dans l'air pur qu'il odore,
Le papillon s'en va caressant les genêts,
Lorsque le rouge gorge, à l'œuf qui doit éclore,
Chante, avec son bonheur, de charmants triolets.

Et moi je chante aussi le jour qui m'est donné,
Et je chante pour tout, je chante l'existence

Qui m'attache au séjour où, pauvre, je suis né ;
Je chante le ciel clair d'où me vient l'espérance.

Je chante ma patrie et les quatre saisons,
Mais, hélas ! sans donner le meilleur de mon âme :
Puisque les mots sont vains, des lointains horizons
J'indique seulement quelques charbons en flamme.





LE RETOUR DU PRINTEMPS

(Sonnet)

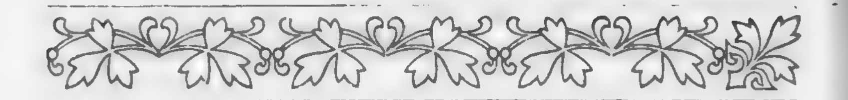
La terre resplendit des aubes du printemps
Qui sème sa verdure au long de la colline,
Le buisson refleuri sous la brise s'incline,
Pour recevoir les nids aux trilles éclatants ;

Car le doux rossignol en sa chanson domine
La vallée ou naguère ont ragé les autans :
Et voici des lilas comme aux beaux jours d'antan,
Et des roses de mai, dans leur gloire divine.

Et les ruisseaux d'argent ont égayé les bois,
La plaine et la clairière où se croisent leurs voix,
Dans les adieux du jour à la nuit solennelle.

La grenouille s'éveille au bord des nénuphars,
Annonçant au semeur de semer sans retard
Les blés d'où germera la récolte nouvelle.





EN PASSANT

(Sonnet)

Sur les chemins poudreux où les âmes s'en vont,
J'ai médité longtemps les pourquoi de la vie ;
Vers les aubes sans fin, et par vaux et par monts,
J'appelai vainement l'énigme poursuivie.

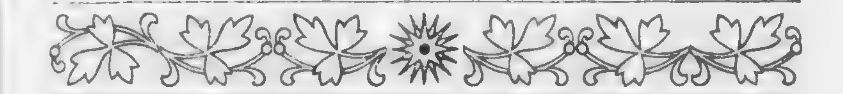
Et ce ne fut pour moi que chimère attendrie,
Qu'espérance envolée et que rêve infécond :
Des mots, toujours des mots, songe, ombre et menterie,
Vanité du destin de ce que nous aimons.

Et le temps non vaincu tourmente nos paroles,
Et, tristes, nous tombons avec nos paraboles,
Incessamment troublés par le rire des ans ;

Rire quotidien qui tremble et nous agace,
Rire blanc, rire fou tordant nos cheveux blancs
Partout où vous passez et partout où je passe ?



terie,



MELANGE DE VOIX

(Sonnet)

Du haut de ces remparts où règnent leurs génies,
On attend palpiter le délire des flots,
Voix lente, voix lointaine, étranges harmonies
Où se mêlent, sans fin, le rire et les sanglots.

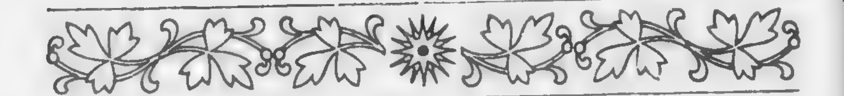
Répondant aux échos mêlés de poésie,
Au loin, sur la "Terrasse" on chante "O Carillon ;"
On chante O Carillon, où pleura Crémazie,
Tandis qu'au "Frontenac" gémit le violon.

O musique aspirante ! O pauvre voix lointaine,
Qui pleurez dans la nuit, comme des cœurs en peine,
Mon âme vous comprend et retient vos accords ;

Car vous avez mêlé dans vos notes fuyantes,
Les regrets d'un autre âge à nos heures aimantes,
Nos refrains isolés à l'oubli de nos morts !

Québec, 22 Juin 1911.





LA VOIX DES SOLITUDES

J'avoue, oui j'ai pleuré, j'ai pleuré sur ma vie
Qui passe comme un rêve où l'on est mal vêtu,
Où l'on cherche un abri contre l'ombre et la pluie,
Comme un rêve où tout bas l'on se dit : où vas-tu ?

Où vas-tu toi qui vas ? où vas-tu toi qui souffres ?
Pauvre être que le sort abandonne en chemin ;
Pauvre être sans souper, tu braves tous les gouffres
Pour lire dès ce soir l'histoire de demain ;

Pour lire sur ta tombe une ligne des autres,
Pour lire l'incertain et le soir et la nuit ;
Tu marches comme une ombre et tu te vautres
Comme fait le méchant d'hier et d'aujourd'hui.

Dans le songe du temps, dans la plaine sanglante
Marche donc, errant va, va donc inassouvi
D'espérance et de vrai ! Suis ta route dolente,
Cher animal battu, dans ta marche suivi

Du chagrin, voyageur éternel. Ah ! chemine,
Chemine par les monts, par les champs et les bois,
Par la grève qui pleure et la triste ravine,
Et partout, et toujours te suivra cette voix !



I

Lorsque je suis las de la route,
—Et qui ne se lasse parfois ?—
Je chante un peu pour qui m'écoute
La chanson de l'âme aux abois :

Je chante la tristesse morne
Du pauvre cœur déshérité,
Je chante le gouffre sans borne
De la pénible humanité.

Au tourbillon sombre qui passe
Avec le triste écho des nuits,
La pauvre feuille dans l'espace,
Vaine, tourne, retourne et fuit :

Avec le temps elle s'envole
Aux abîmes, plus loin toujours,
Se faisant ainsi le symbole
De l'espoir en de meilleurs jours.

Et l'espace reste le même
Pour les feuilles et pour les cœurs :
Chacun aspire au but qu'il aime,
Mais un grand vent le pousse ailleurs :

Vent de l'amère destinée,
Qui souffle sur tous nos amours,
Qui fait pleurer l'âme obstinée
Aux rêves des divins séjours !

II

Par les chemins où nous errons,
Ainsi que tourne toute feuille,

Nous recevons quelques rayons
Avant que l'orage nous cueille.

Le temps souffle sur la poussière,
Aux croix des morts se reposant ;
Aussi je regarde en arrière
Les os perdus d'autres passants.

L'âme des preux de l'Iliade,
De l'Odyssée et maints récits,
Des bardes, sainte pléiade,
Plane sur des jours obscurcis.

Elle vole de cime en cime,
Vers quelque rayon de splendeur ;
Cette âme a traversé l'abîme
Du grand frisson de la souleur.

C'est pourquoi, vers les soirs austères,
S'émeuvent les échos des bois,
On entend des voix de mystère
Et des coups de becs sur les toits.

III

Les jours sans pain ont une gloire
Pour l'homme qui peine au métier :
Un jour je dirai leur histoire
Pour faire droit au va-nu-pied.



Voici la fin de ma journée,
Et je suis fier de me chauffer
A chemise déboutonnée,
Devant ma tasse de café.

Au dehors, qu'il gèle et qu'il vente,
Enfin je suis en sûreté ;
Je vais dormir dans ma soupente
Et mon rêve de liberté.

***

L'heure qui fuit, le flot qui traîne
Un peu de sable et de gravier,
Portent peut-être autant de peine
Que mon pauvre cœur oublié ;

Car on ignore si la vie
Souffre aussi telle qu'on la voit ;
Incessamment tout meurt ou plie
Au bout de l'invisible doigt :

Le doigt de la main innomée
Qui tient les soirs et les matins,
De la main qui reste fermée,
Cachant la clef de nos destins ;

Et si je me plains quand tout passe,
C'est pour vous autant que pour moi,
Je veux qu'il croisse sur ma trace
Un peu d'universel émoi.

Pourtant, une larme au poète
Coûte encor plus qu'elle ne vaut :
C'est la voix d'une âme inquiète,
D'une âme qui craint le nouveau

Néant de la chose incertaine
Qu'est notre être tournant toujours,
Toujours, peut-être, vers la plaine
Fétide et noire des vautours.

IV

Mon âme est endormie
Dans une ombre d'espoir,
Une miette de vie
Est son rêve du soir.

Sur mon humble mansarde
La lune qui s'endort,
Du plafond qu'elle garde,
Projette un rayon d'or.

Lune, je te salue,
Toi qui bailles toujours
Sur quelque page lue
De mes tristes amours.

Veiller te rend blafarde,
Au bord des horizons,
Et tu deviens hagarde
Aux carreaux des maisons.

Que veux-tu, c'est bien triste
D'éclairer l'univers,
Et de lire l'artiste
Qui scande encor des vers !

V

Au pays des illusions
On ne peut marcher sans remords,
J'y semai sur de frais sillons
Ma semence des espoirs morts :

Et ce territoire est immense,
D'une stérilité parfaite,
C'est là que naît toute espérance,
Et que commencent nos défaites.

J'ai tout arrosé de mes pleurs,
En récitant *De profundis ;*
Rien n'y poussa, ronces ni fleurs :
C'était trop loin du paradis.

***

Nos chimères comme des feuilles
Y meurent aussi, comme icelles,
Pour que personne onques ne cueille,
Pas même une larme éternelle.

VI

Or ma jeunesse bientôt morte
N'aura plus de trace au chemin,
Et, là, sur le seuil de ma porte,
Je la regretterai demain :

Demain, brume que Dieu nous jette
En guise d'un clair horizon,
Demain, espérance muette
Qui calme un peu notre raison,

Demain c'est le grand bien suprême
Qui reste au pauvre voyageur,
Et, que l'on hait ou que l'on aime,
Demain est tout pour qui se meurt.

Demain est le mot que répète
Le souffre-douleur des grabats ;
Hier est le mot que regrette
Le pauvre qui pleure ici-bas.

Et je regrette mon idole
Qui glisse en le lointain brumeux
De ma première enfance folle,
Et de mon rêve lumineux.

VII

Venez, venez tristesses dûes,
Venez chanter mon dernier chant :
Voici mes larmes répandues,
Et je suis demeuré méchant,

Méchant comme l'ombre qui passe,
Pleine d'injures sans pardon,
Et mon âme n'a plus de trace
Que la trace de l'abandon.

L'abandon est mon héritage,
Comme la mort a son tombeau.
Comme la mer a son rivage,
Comme la feuille a son ruisseau.

Et de bien peu, je me contente,
En regardant passer mes jours
Je souris je pleure et je chante
En rêvant des divins séjours . .

VIII

Suis les humains troupeaux en larmes,
Plein de tristesse et de sueurs,
Vain héroïque, à bas tes armes,
Au gouffre des destins vainqueurs !

Mon cœur gît sous l'oubli, cette pierre trop dure
Et trop funèbre, hélas ! Et quand souffle le vent
De mes espoirs brisés vers l'aurore future,
Je ressens le frisson des grands sables mouvants.

Bénévoles marcheurs qui passez dans la vie,
Indécis, imprudents, d'un pas trop empressé,
Fuyez l'excès qui tue, amis je vous en prie,
Le cœur qui bat trop fort est sur de se briser.

Ainsi s'en va la vie ; ô tristesse aujourd'hui
Ce sera moi, demain ? à vous tous la pareille !
Chacun meurt à sa peine, et le soir qui nous suit
Emporte sur le cœur l'ombre et l'oubli des veilles.

IX

Douce mélancolie où va finir le rêve,
Tombeau d'espoirs defunts, jonché d'amour perdu ;
Douce mélancolie où cherchant l'heure brève
Des frissons regrettés le cœur pleure, abattu !

Le Tourbillon qui passe emporte quelque chose,
Et l'écho qui se plaint répond à quelque voix.
Mon sommeil cette nuit aura la faim pour cause…
Le mystère des cieux à réjoui les bois.

J'ai souffert et pleuré, tout pourtant se ranime
Dans l'éternel printemps que Dieu jette aux mortels,
Pourtant tout rêve et croît au val et sur la cime,
Eh j'erre tristement sous les cieux solennels.

Le nuage éternel de l'espérance amère
N'a jamais fécondé le sillon sous nos pas ;
Si nous marchons toujours, — la marche est moins [légère—
C'est qu'il faut malgré tout demeurer ici-bas.

Ici-bas plein de soir et plein de choses vaines,
Où nous aimons aussi d'un cœur trop obligé ;
Tout épi se mûrit de nos larmes humaines,
Et que nous moissonnons ensuite sans songer :

Sans songer après tout qu'il vaut bien ce qu'il coûte ;
Car le vendeur c'est Dieu qui ne trompe jamais....
Eh ! bien ! pleurons, semons, tout le long de la route ;
Qu'importe sa rudesse ! un jour on a la paix !

Seigneur, je le sais bien, je ne suis pas un homme,
Je ne suis qu'un poète et pleure dans mon cœur
D'être si peu, lorsque je voudrais être en somme
Digne des astres d'or brûlant ton ciel vainqueur.

Mais on naît comme on peut, votre main laisse faire,
Si les chemins vont loin, vous nous laissez courir,
Et quand on est lassé, vous faites qu'on espère
Et, pauvre qui s'afflige, on ne veut pas mourir.

On ne veut pas mourir, même étant le poète
De la mort pleine d'ombre et qu'on aime parfois ;
On veut fuir le sillon quand la semence est faite
Et chanter à l'écho qui tremble dans les bois.

Ma lèvre a répété la prière fidèle
De l'âme qui chemine et bénit son chemin ;
Mon oreille a perçu la voix et les bruits d'aile
Du pays de l'espoir qui veut un lendemain.

Mon œil a contemplé l'étoile souveraine
Propice au nautonier qui vogue vers l'espoir ;
Ma foi dans l'avenir, de plus en plus sereine,
Ne craint plus le destin et ne craint plus le soir.

***

O mort, que nous veux-tu quand tu frappes aux portes
Avec ton front hagard et ton geste absolu,
En secouant nos cœurs comme des feuilles mortes,
Tout le long des chemins, dis-moi que nous veux-tu ?

On se bat pour l'argent, on se bat pour la vie
Et toujours et partout l'on n'arrive qu'à toi ?
Celui qui dit ces mots aux astres se confie,
Avec un vœu suprême et son cœur plein d'émoi !

II

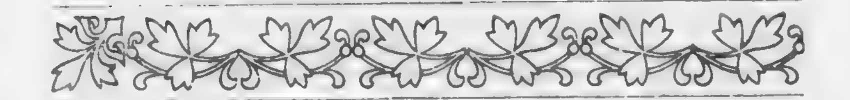
Oh ! nous serons obscurs pour ceux qui n'aiment pas,
Pour les rassasiés, fuyards des voix de l'âme,
Volontaire du rêve et piteux d'ici-bas,
Je n'invoque plus rien que ma mourante flamme :

Faible étincelle, hélas ! que souffla l'inconnu,
Et qui nous fait mourir de ciel et d'espérance,
Au pays des absents d'où nul n'est revenu,
J'irai bientôt payer ma dîme de souffrance

Le monde est vain, j'aime la paix des tombes,
Passez mes jours, je ne vous souris plus,
Va-t-en mon âme aux blanches hécatombes,
Sur le chemin des espoirs superflus !

Va-t-en là haut, par de là l'azur frêle,
Va-t-en bien loin, car je suis mieux sans toi,
Va-t-en au Dieu du jour qui le révèle,
Va-t-en bien loin, tu seras mieux sans moi !





GETHSEMANI

Souvenir de l'Etoile

Une sueur de sang arrosa sa prière :
" S'il se peut, éloignez ce calice de moi...
Que votre volonté s'accomplisse, ô mon père !
Agréez mon amour, je mourrai pour la foi. "

Et la croix apparut. O passé ! ô jeunesse !
Nazareth ! Bethléem ! Jésus se vit enfant :
Sa mère et son vieux père au cœur plein de tendresse!
Sa pauvre mère ouïra son sanglot étouffant.

Il vit l'ombre du temps qui pesait sur le monde,
La fiévreuse insomnie et l'espoir s'achevant,
Des peuples qui gisaient, dans une nuit profonde,
S'éclairèrent soudain d'une étoile au levant.

Le monde s'éclairant, les bergers cheminèrent
Sous cet astre nouveau, pourchassant l'horizon,
Et par les sentiers creux, les cœurs s'illuminèrent
D'une gloire d'en haut battant à l'unisson.

Leurs cantiques chantant, les bergers parcoururent
Un tiers de la Judée en proie à leur instinct
De voir le roi Jésus. Et lorsqu'ils aperçurent,
Se dessinant au loin, dans le bleu du matin.

Cette ville d'Hérode, où régnait la traîtrise,
L'Etoile remonta vers des cieux inconnus,
Et les pauvres bergers dont l'âme était éprise
Du grand rêve divin, ne répétèrent plus

La chanson du Messie. Et leur cœur en silence
Battit de foi, battit d'amour pour l'Homme-Dieu.
Qu'ils espèraient toujours d'une immense espérance,
De l'immense horizon! comme du grand ciel bleu...,

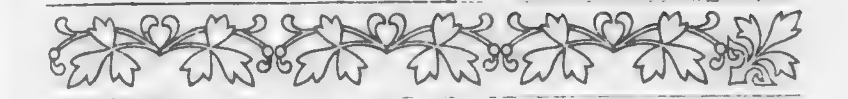
Les puissants d'un côté, de l'autre la misère,
Hérode fait tuer des milliers d'innocents :
Une larme tomba des divines paupières,
Jésus suait encore une sueur de sang.

Plus de retard ! Jésus se relève, Il s'avance ;
Plus de retard ! Allons au Golgotha !
" O mon Père, pour eux, recevez ma souffrance ! "
Et Jésus se présente au baiser de Judas !...

Gethsémani ! Gethsémani ! que sur ta brise
Des soirs, des soirs pieux palpite le secret
De ta sainte agonie à l'instant où se brise
L'esclavage ancien sous le divin décret.

Gethsémani ! Gethsémani ! ton divin rêve
Est venu jusqu'à nous, à nous pauvres pécheurs.
A travers la misère et les luttes sans trêve
Que fait la vie en ses sacrifices vengeurs ?

25 Août 1910



LE NOYE

Par un de ces soirs éperdus
Que les bourrasques aiguillonnent,
Lorsque les éclairs répandus
Battent les ondes qui bouillonnent
Dans une plainte monotone
De son écubier qui grinçait,
Tel qu'un coursier qu'on éperonne,
Notre navire se dressait.

Je veillais sur le lac Saint-Pierre,
A trois milles de Nicolet :
Les compagnons étaient à terre,
L'ancre sautait sur les galets ;
Le navire allait, reculait,
Au gré de cette nuit austère,
Au gré du large qui soufflait
Et qui grondait, plein de tonnerre.

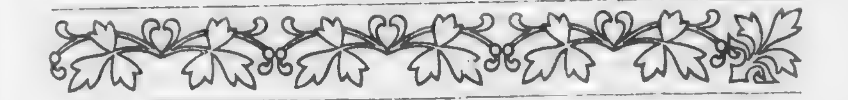
L'éclair d'or jaune et violet
Embrase le ciel et le monde,
Et tout à coup verse un reflet,
Avec des tristesses profondes,
Sur une forme dans les ondes ;
Et l'on eût dit, à cet instant,
Un flot noir sur la vague blonde
Roulant sous l'éclair inconstant.

Le courant traîne cette forme
Vers le bateau ; le vent se plaint
Sur la crête des flots énormes ;
Et je guette du clapotin
Toujours cette forme qui vient
A chaque jet de feu qui brille . . .
Tremblant, je lance le grappin,
Je l'ai, ce n'est qu'une guenille,

Non, Ah ! c'est un ballot perdu !
Je tire et tourne... le visage
Epais d'un noyé corrompu
Pleure sous l'éclair du nuage.
Au même instant dans les cordages
Vient se poser un gros oiseau
Noir, sinistre comme l'orage,
Qui jette un long cri sur les eaux.

Soir de la pénible trouvaille !
Soir du mois d'août, un jeudi !
Lorsque j'y songe je tressaille,
Et depuis souvent je me dis :
Je suis bien faible et bien petit,
Hélas ! je suis un lâche en somme ;
Un mort m'a fait plus interdit,
Plus triste que n'ont fait les hommes !





CHANSON DE MAI

Quand au printemps, sur la montagne
Reviennent les petits oiseaux ;
Alors que la brise accompagne
La douce chanson des ruisseaux ;

Quand, sur le fleuve aux vagues lentes,
Flottent les voiles du trois-mats,
Et que les mouettes tremblantes
Semblent des nuages, là bas ;

Quand sur nos toits la girouette
Simule le vol du pigeon
Et que l'hirondelle inquiète
Façonne son nid au pignon ;

Lorsque la grenouille timide
Prélude aux airs de nos hameaux,
Pendant que le lilas splendide
Epand l'odeur de ses rameaux ;

Lorsque le paysan en fête
Reprend sa charrue au matin,
Que les rayons du ciel s'arrêtent
Sur chaque carré du jardin ;

Je sors de mon foyer rustique,
Pour écouter la voix du temps,
Et si l'heure devient lyrique,
Comme le poète j'attends ;

J'attends qu'un chant de votre rive
Rappelle notre amour perdu ;
J'attends qu'en mon âme pensive
Mon premier rêve soit rendu.

***

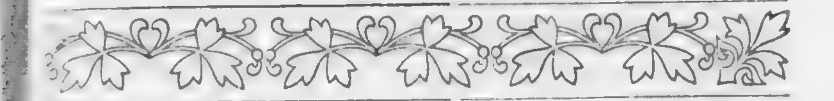
Le printemps nous est revenu
Avec sa parure divine,
Et je l'ai dit à ma voisine :
Tous deux nous l'avons reconnu.

Il s'échappe des feux étranges
Des joyaux qu'il porte en sa main
Et comme espoir des lendemains
Il brode, au bois, de vertes franges.

Les ans reculent quand il vient
Vers les vieux nids, aux vieilles plages,
Lui qui répare des naufrages
Sur nos maux il sème du bien.

Au vieillard que tout abandonne
Il réchauffe les cheveux blancs.
Bien des cœurs seraient moins dolents
S'ils acceptaient ce qu'il nous donne.

Voici ses gazons, ses lilas.
Humez mortels, humez la brise
Qui passe et repasse et vous grise,
Vivifiant vos rêves las !



PATRIE NATALE

Vers la plage du monde où nous puisons la vie,
L'enfant qui l'abandonne en cherchant d'autres cieux,
Tourne la vue et dit : – J'ai quitté ma patrie,
Je n'en ai plus, hélas ! je mourrai malheureux :—

Il dit : " Je n'en ai plus ", mais sa triste pensée
Revient souvent aux lieux ou vécut son espoir,
Et de pieux accents dans son âme oppressée
L'entretiennent encore de ce qu'il ne peut voir.

Ce malaise d'un cœur qui gémit en silence
Sur des bords étrangers, de tourments incompris,
Ces soupirs comprimés, ami, cette souffrance
Qui vint rider le front, c'est l'ennui du pays.

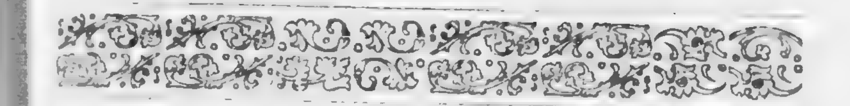
Une fleur arrachée au sol qui la fit naître,
Voit ternir son éclat au souffle des zéphirs,
Ainsi l'expatrié quoiqu'il fasse par paraître,
Languira tristement avec ses souvenirs.

O Canada ! toujours ton ciel et tes rivages,
Ta fertile campagne où chante la gaîté,
Portent le doux cachet d'une de ces images
Qui font battre les cœurs aimant la liberté !

Les oiseaux dans leur chant, le vent dans son mur-
[mure,
Nous disent combien Dieu sait toujours te bénir,
Lorsque les grands soleils éveillant la nature,
Au cris de tous les cœurs viennent nous réjouir.

Dès que la neige couvre
Le sillon qui s'entrouvre
A l'épi qui mûrit ;
Dès que la nuit sommeille ;
Dès que l'aurore veille,
Dans toutes les saisons,
A nous tous qui vivons,
Notre âme nous le crie,
Aimons notre patrie.





LA VALSE DE GOUNOD

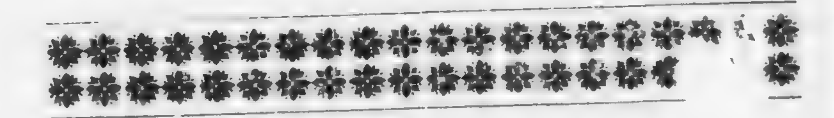
La valse de Gounod, enivrante, éperdue,
Sous le voltigement des doigts prestes et gais,
Versant son harmonie, a poussé vers la nue,
Notre cœur assoiffé d'accords ensoleillés.

Et tendrement épris des mystiques rapsodes,
Comme un enfant rêveur du refrain qui l'endort,
J'évoquai la douceur de qnelques saintes odes,
Dans son balancemeut vers les phalanges d'or,

La valse de Gounod, tourmentante et plaintive,
Comme la grande voix des vents qui nous ont fui,
Sème au cœur un écho de la lointaine rive,
Avec le rythme pur des cloches de la nuit :

Avec son rythme pur, avec sa phrase agile,
Elle s'envole et meurt en rires et sanglots,
Elle grise et s'émeut, roucoule et fait son trille,
Mêlant des brins de rêve à la chanson des flots.





DEVANT LA CROIX DU CHEMIN

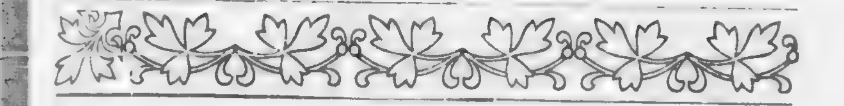
La nuit verse son deuil sur la croix du chemin,
Et tout s'attriste autour de nous, loin du village,
Et la vague se plaint au sable du rivage
Comme un espoir jeté vers quelque lendemain.

J'ai poursuivi le rêve et foulé maintes plages,
Ayant bu l'amertume au bord paludéen ;
C'est l'heure de prier le grand Nazaréen,
Lui qui comprend le cri des tristesses sauvages.

Et la croix du chemin qui veille dans la nuit,
Réconforte mon cœur dans son surcroit d'ennui,
Elle qui tend ses bras du haut de la falaise.

Et je comprends sa voix de douceur, de bonté,
Qui murmure ces mots parmi l'obscurité :
J'aime éternellement, j'aime l'âme française.





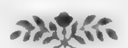
ERRANT

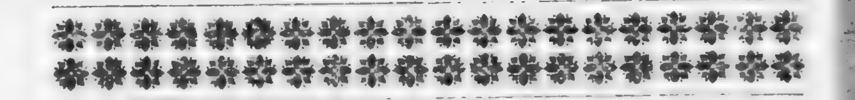
Or je marchais vaguement dans ma route
Et dans le soir, la tempête soufflait
En rafalant sur l'éternelle route
D'un ciel souffrant, sans lune et sans reflet.

Souvent j'aimais, sous les ombrages verts,
Près du sentier, sur l'herbe de la plage,
Écouter le rouli, cette chanson des mers,
Parfois si tendre et parfois si sauvage.

J'allais toujours, comme vont bien des hommes,
Et, sans raison, espérant de plus tard :
De ce " plus-tard " si vain, si fol en somme,
Qui vaut rien plus que le sou du hasard :

Rien plus qu'un sou qu'on jette sur la dalle
Pour le quêteur boiteux et affamé,
Carcasse humaine en proie à la rafale,
Feuille qui meurt à l'automne enfumé....

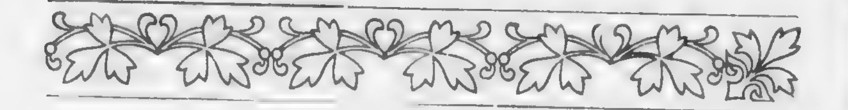




LES PARDONS ET LES PAUVRES

Aidez aux haillonneux à trainer leur misère,
Dieu ne voulut jamais qu'on dût être sévère,
J'ai vu de pauvres gueux qui demandaient la mort,
Bien d'autres de nos jours, hélas ! pleurent encor.
Mes amis, trop souvent l on a maudit le monde :
Puisque Dieu, le premier, tient la machine ronde
Sur ses cinq doigts divins, avec tous nos défauts,
C'est qu'Il fait compte encor des larmes et des maux !.
J'eus toujours du dégoût pour les perceurs de langues
Et pour les "sans-pardons", rois drapés dans des [gangues
De péchés plus profonds que ceux du supplicié....
Pauvres mourants en pleurs, sous la flamme et l'acier !
Pauvres souffre-douleur de tout temps, de tout âge !
De qui tient-on le sceau du contrat d'esclavage ?
Vous tous, les gémisseurs, les opprimés du temps,
Qui battez les pavés, sous la pluie et les vents,
Qui marchez, sans honneur et qui pleurez sans larme,
Vous dont le cœur meurtri sonne la triste alarme
De vos corps languissants, comme des chiens perdus,
Vous ressentez le poids des désespoirs indus,
La lenteur des instants, le hâle noir des grèves,
Qui passe dans la nuit comme un cri de hibou !]
Votre misère, hélas ! n'aura donc plus de bout !...

Certes, cendre de gueux et cendre de superbe
Peut-être dormiront, plus tard, sous la même herbe ;
Car ce qui compte encore au plateau du Compteur
N'est pas rien que l'argent, mais aussi le malheur.
Et tous ces fronts vaincus, harassés, faméliques,
Ces cliques de maigrets, ces passants rachitiques
Qui vécurent sans pain, ces guenilles d'un jour,
A qui l'on accordait pas même un peu d'amour,
Ces gouaillés partout, qui passaient sans envie,
Supportant, chaque instant, la lourdeur de la vie,
Ces va-nu-pied d'hiver, qui passaient en rêvant,
Confiant leur misère à l'écho des grands vents,
Avaient pourtant un cœur plein d'espérance tendre,
Espérance défunte, et maintenant sa cendre
Est comprise et pesée en l'urne de pardon.
Puisque Dieu compte tout, les pleurs et l'abandon,
Les vouloirs incompris et la misère affreuse.
Cette cendre à jamais restera précieuse
Comme le diamant que le feu rendit clair,
Et les pauvres défunts, ces os et cette chair
Qu'autrefois on tordait ont fui dans ce bas monde.
Ils ont fui, les martyrs, de nos lugubres rondes.



LA PRIERE

La prière de l'âme aux promenades closes
S'imprègne des parfums de vos jeunes amours,
La cendre des lilas sous les bivacs moroses
Recelle un souvenir dans la fuite des jours.

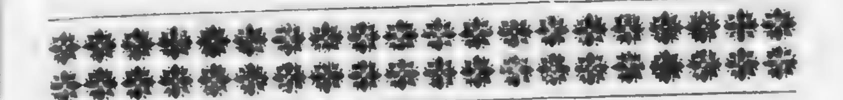
Votre ivresse d'un soir par d'autres soirs bannie,
Laisse une fibre intime alliée au regret..
La fleur embaume plus après l'heure cueillie :
Une larme est plus chaude au cœur qui disparait.

Rêve d'antan chéri, pages de la jeunesse,
Tourbillons parfumés des riens chers à l'enfant,
Rendez-moi ma chimère et mon ancienne ivresse,
Afin qu'en mon hiver je tremble moins souvent !

Rendez-moi mon vieux rêve éloignez-moi du doute
Ravivez mon espoir pour un autre printemps !
Ne pourrai-je jamais recommencer ma route?
Ne pourrais-je renaitre à la face du Temps ?

Adieu jeunesse morte aux charmes des veillées
Que notre âme berçait d'un rêve attendrissant !
Adieu passé perdu, pages ensoleillées
Dont se nourrit encor mon cœur reconnaissant !





PASSE

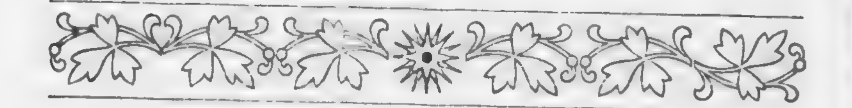
Le souvenir des jours pâlis
Parle soudain à ma pauvre âme,
Je lis au feuillet des oublis,
La cendre hélas ! d'une autre flamme.

Cette jeunesse aux blonds espoirs
Brillait au désert de ma vie,
Je la retrouve aux anciens soirs
Que la solitude convie.

Le printemps luit, lui-t-il pour moi ?
Nous n'irons plus au bois Lizette,
Nous n'irons plus comme autrefois
Nous composer des chansonnettes :

La fleur croîtra pour d'autres mains
Et nous, nous vieillissons ma mie
N'espérant plus des lendemains.
Mon cœur est loin de l'accalmie !





ELEGIE

Se courbant sur la route austère
Qui conduit où l'on ne voit plus,
La raison cherche le mystère,
Les au de là, les inconnus.

Et ceux qu'on aimait d'amour tendre
Ont-ils le rêve des demains,
Lorsque leur cœur retourne en cendre
Ainsi que l'herbe des chemins ?

Quoi ! faut-il que tant l'on ignore
De ceux qui surent espérer ?
Jouissent-ils d'une autre aurore
Quand nous chantons *Dies iræ* ?

***

J'embrasse la croix qui t'indique,
Et je pleure encore en t'aimant ;
La fleur d'amour est ma relique
Où je répète mon serment.

Mais nul écho, pour que j'espère
De loin, vers moi, semble venir
Je vois s'éteindre ma chimère
Malgré mon fervent souvenir.

***

Que ton âme blanche de fée
Garde la joie et le repos,
Ainsi qu'un suprême trophée,
Aux sollitudes des tombeaux !

Que tes yeux aimant la lumière
Des doux printemps, des grands soleils,
Se retrouvent dans la poussière
Des astres, des éclairs vermeils !

Et que ta chevelure blonde
Soit un jour dans les moissons d'or,
Que ton dernier pleur soit dans l'onde
Et j'aimerai le monde encor !

Ecoute, mon cœur sur ta tombe
Résonne comme un dernier glas.
Et ma tendresse qui succombe
T'apporte un bouquet de lilas.

Afin qu'en ce jour sur ta pierre,
Ce dernier rideau des défunts
Je puisse verser ma prière
Mêlée à ce dernier parfum !

O toi dont la main tint la mienne,
Que ne parles-tu dans la mort :
Crois-tu que notre âme revienne
De l'immense grève où tout dort !

Combien de jours faut-il qu'on sème
Pour cueillir une éternité ?
Afin de revoir ceux qu'on aime
Sous le ciel des nouveaux étés ?

Et tu meurs en plein mois des roses,
En mai ce sourire des ans ;
Nos cœurs chantaient de douces choses,
Au bois chantaient les nids naissants !

....

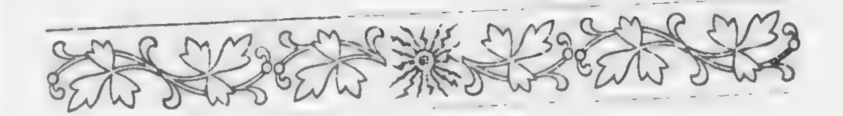
Et nous nous disions : A bientôt,
Pour nous aimer qu'il fait bon vivre. ..
Comme la tige du coteau
Repose aujourd'hui dans ton givre !

....

Ci-gît ma suprême pensée
Et mon premier amour perdu ;
Et vers l'espérance lassée
Mes pleurs sur l'herbe répandus !

Ci-gît mon illusion morte
Et l'abrégé de mes secrets,
Sable mouvant qu'un vent m'apporte
Quand tinte le glas des regrets !





REFRAINS D'AUTOMNE

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre....

MILLEVOYE.

La mousse au vallon solitaire
A jauni sous les premiers froids ;
L'inconstante feuille des bois
Tristement tapisse la terre.

Le soleil palit dans les cieux,
Nymphes quittez votre parure,
Ruisseaux taisez votre murmure,
Voici l'automne soucieux,

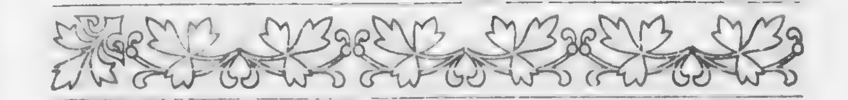
Vous savez dire nos détresses
Spectres errants dans ce vallon,
Saluts de la triste saison,
Mourants échos du jour qui baisse !

La fleur a déserté nos champs.
Le jour est court, la nuit sans lune,
Et les flots glacés sur la dune
Ont tué leurs rêves touchants.

Notre vie est comme l'année :
Le premier âge est le printemps
Où nous espérons et du temps
Et d'une course fortunée ;

Mais le jour brille, on dit : hier.
L'été nous arrive, et l'on passe :
Notre ombre à l'automne s'efface,
Et vient la tombe : c'est l'hiver.





LES SYMBOLES

Cherchant la divine étincelle,
Si chère au cœur qui s'allanguit,
Vers les astres qui la recellent,
J'implorerai toute la nuit.



Et si la page où l'on sommeille
Ne contient qu'un rêve impuissant,
La ligne de soir où l'on veille
Dira quelque chose au passant !



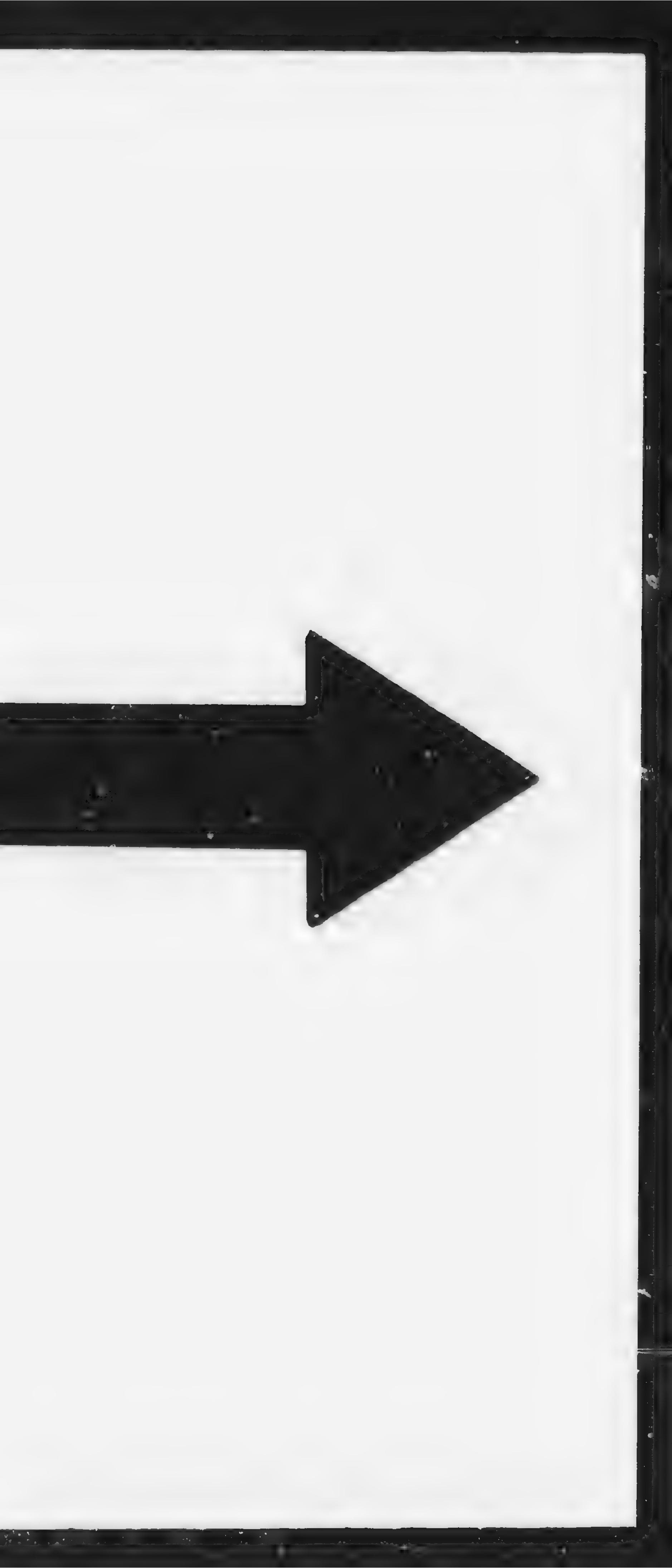
L'écho de la plaine, au mystère,
A su répéter nos refrains,
Nous savons que notre prière
Doit atteindre les bords sereins.



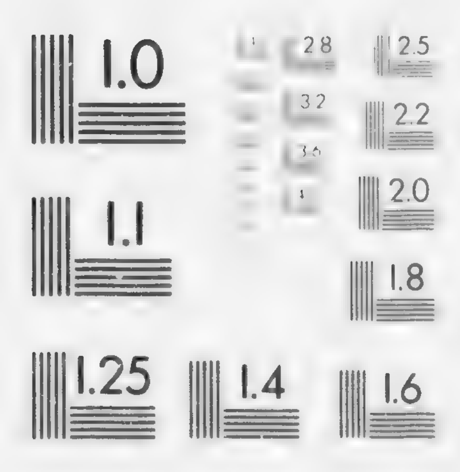
L'histoire des fous et des sages,
Se ressemble par quelque bout,
Escaladant divers étages,
Ils vont dormir au même trou.







MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART





La vie est une note fausse,
Qu'un artiste joue en rêvant,
Rien au berceau, rien dans la fosse,
L'homme est un être décevant.

***

La paupière pleine de larmes,
Et la prunelle qui sourit,
Ont pour nous autres mêmes charmes,
Charmes de l'être qui périt.

***

Car plus l'on souffle plus l'on s'use,
Et plus courte est la part des jours,
Et si l'on jouit, l'on s'abuse,
En allongeant tous nos détours.

***

Et ceux-là qui d'humeur paisible,
Ont vécu contents du chemin,
Pour combattre au moment terrible,
Marchaient une pierre à la main,

***

Ils erraient pour errer, sans cause,
Ainsi qu'une poussière au vent,
Sous leur front passait quelque chose,
Mais ils aimaient rire souvent.

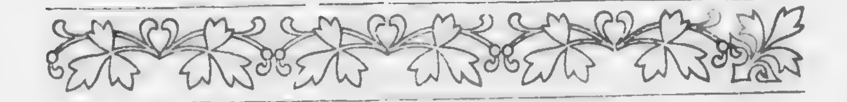
***

Ils riaient de la gloire amère
Qu'ils effrayaient vers les jaloux,
Ils grelottaient dans leur misère,
Pouvant encor peler des loups.



Frère du chat et de l'hyène,
Parfois cruel et parfois doux,
L'homme parfois contient sa haine,
Et parfois la répand partout.





BRASIER DE FEUILLES MORTES

La vive flamme du brasier,
Vers les nuages inconnus,
Projette des reflets d'acier
Comme des phares aux flots nus.

Et l'éclair d'or en des traînées
S'allonge sur des fonds de perles ;
Et, comme des rougeurs fanées,
Le vieux ciel sur l'ombre déferle.

Et quelques voix dans les vallons
S'harmonisent avec le soir :
Les " boispourils " aux froids sillons
Jettent le cri de l'au revoir ;

Au revoir pour un autre aurore
Que nous promet la nuit vermeille,
Dans l'ombre, au froid qui la dévore,
La grande nature sommeille.

La flamme est vive et le bois sec,
Dormons un peu ! La nuit avec
Des vents piquants comme des becs,
Nous souffle des salamalecs.

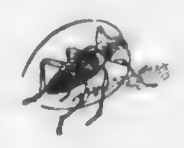
Bientôt, s'aidant de son doigt rose,
L'aurore lira toutes choses
Qu'écrit l'univers dans sa prose
Pleine de fin, pleine de causes :

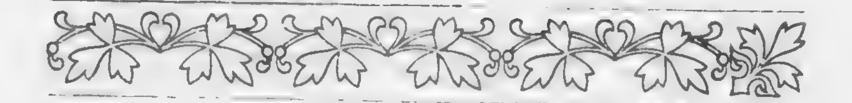
Pleine de causes de mystère
Et pleine de fins secondaires,
Pleine de pierres et de terre,
Pleine de reflets d'autres sphères...

O cendres de mes feuilles mortes !
Bientôt le vent qui tout emporte
Vous portera où tout avorte,
Dans l'ornière des routes tortes !

Ainsi que vous, feuilles éteintes,
Les cœurs défunts ont des étreintes ;
Entre eux ils se disent leurs plaintes,
Dans les fosses, ornières saintes.....

Paix à vous tous sables profonds !
Paix à vous toutes, vastes mers !
Paix à vous tous, forêts et monts !
Et paix à toi, grand univers !





LES ALGUES

La nuit se passe et l'ombre fuit
Devant une aurore homérique ;
Et le soleil du jour qui suit
Vous sèche d'un rayon magique.

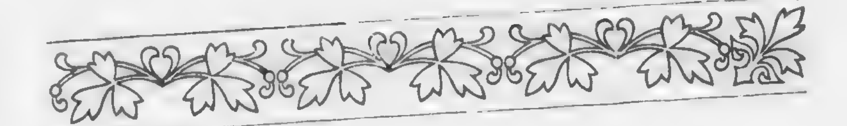
Errantes des nuits et des jours,
Au courant de l'humide plaine,
Peu vous importe le secours,
Qui viendrait d'une main humaine.

Ensuite éclos d'un ciel changeant,
Le vent en tourbillons s'élève ;
Et, sur tous vos débris soufflant,
Vous porte vers une autre grève.

Sous votre horizon de poussière
Où vous retombez sans retour :
Est-il, du moins, une lumière
Dont s'éclairent vos derniers jours !

Jouet du vent, jouet des flots,
Ainsi que la barque perdue,
Vous ignorez de quels ilots
Vous toucherez la grève ardue.

Parfois au pied d'un rocher noir,
Par l'élan d'une vague sombre,
Vous vous abattez un beau soir,
Et puis vos pleurs coulent dans l'ombre.



LA CHANSON

Ton front d'albatre, ô jeune fille
De ta belle âme est le miroir,
Et ton regard sombre et qui brille
Est comme l'infini du soir.

Les songes de la nuit venue
Gardent quelque chose de toi,
Et les étoiles dans les nues
Versent leur amour sur ton toit.

Ton amoureux dit son délire
Aux tendres moissons du bon Dieu,
Son cœur vers toi suit le zéphire
Et l'oiseau qui s'envole aux cieux.

Il songe au doux soleil d'automne,
Illuminant le vieux sentier,
Ecoutant le chant monotone
De la source sous le hallier.

Une vision passagère
Vogue en ton âme sans détour ;
Cette heure est toujours la plus chère :
Elle a dit ton premier amour.

Et cet amour comme une rose
Qui donne un parfum odorant,
Il naît un jour et la nuit close
Déjà l'emporte avec le vent.

Ce premier amour qui s'envole
Ne trouve plus où se poser ;
Un souffle étrange l'étiole,
Il meurt comme meurt un baiser.

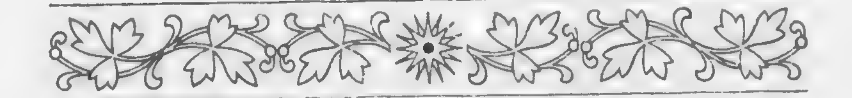
J'aime mes riens et ma folie,
Puisque j'agis de bonne foi,
Et mon âme au soir qui la lie,
A dit son rire et son émoi.

Pour être heureux sur terre,
Il faut être soi-même en tout :
Désirer peu, souvent se taire,
Et, parfois.... Endurer beaucoup....

Le pain que l'idéal nous livre
Suffit au jour qui nous grandit ;
De la nature on lit le livre
Et.... la vie est douce sans bruit.

Qu'il ne soit rien que l'on méprise ;
Ici-bas tout à ses bontés :
La glace est un miroir qui grise,
La flamme a ses saintes clartés....

Si pourtant les choses qu'on fonde
Ne doivent que trop tôt périr,
Dis-moi qu'il est un autre monde
Que ta vertu doit conquérir !



BALLADE

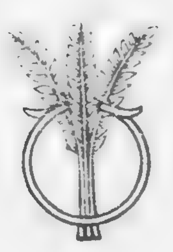
Diplomates, que Dieu regarde
A vous engraisser de son mieux,
De frais dindons et de poulardes
Et de tous les vins généreux,
Suivez vos douces destinées,
Sous tous vos astres lumineux,
Jamais d'espérance fanées ;
Que l'an nouveau vous soit heureux !

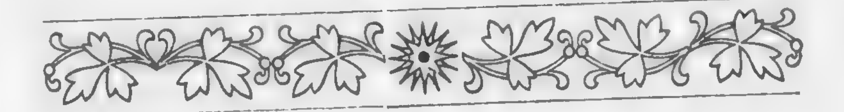
Et toi fortune goguenarde,
Tu sais taquiner l'orgueilleux,
Les têtes folles et gaillardes ;
Pour toi le temps est précieux ;
Songe à tes champs à tes guinées,
Eloigne-toi du grimaceux :
Assez de croix me sont données ;
Que l'an nouvel vous soit heureux !

Après tout, je ne suis qu'un barde,
Et je dis mal ce que je veux,
Quand de m'endormir il me tarde
Avec mes rêves de peureux :
Mais minuit sonne, à l'autre année,
Je vous jette mon dernier vœu ;
Excusez ma plume damnée,
Que l'an nouvel vous soit heureux !

ENVOI

Prince, ma dernière tournée
N'eut pas d'incident trop fâcheux ;
Voici ma dernière journée,
Que l'an nouvel vous soit heureux !





LA PLAINTE DU SONNET

A M. Avila de Belleval.

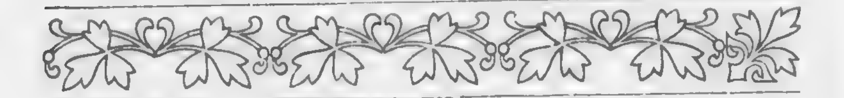
Comme je sonnais clair en mon rythme entrainé,
J'ai charmé mainte oreille ou princière, ou bohème :
J'ai capté les regards de la nuit où l'on aime,
Au gré du troubadour d'aurore couronné.

Souriant à l'amour, pleurant au cœur fané,
J'ai cueilli des rayons au feu du diadème ;
A moi seul j'ai valu souvent un long poème,
Moi, rêve d'Italie où charmeur, je suis né.

En France j'ai conquis, par ma gentille forme,
Ronsard, Hérédia vêtant mon uniforme
Dans leur midi de gloire et le soir évoqué.

Mais ici, maintenant, ce n'est plus même chose,
Et je mourrai demain, sans effet, et sans cause
Au glas des matadors de trust et de hockey !





LA DOUCE BRISE

La douce brise qui murmure
Dans la verdure du grand pin,
Est cette voix de la nature
Parlant au cœur qui se souvient.

C'est la voix naïve qui chante
Aussi l'espérance à venir,
Et, pleine d'haleine odorante,
Parfume l'âme et sait bénir.

Au front que j'aime, messagère,
Va-t-en porter mes rêves d'or,
En le touchant, brise légère,
Dis que je me souviens encor.

Oui, j'ai gravé dans ma pauvre âme
Nos doux entretiens d'autrefois,
Le soir devant, l'âtre sans flamme,
Je me les répète à mi-voix.

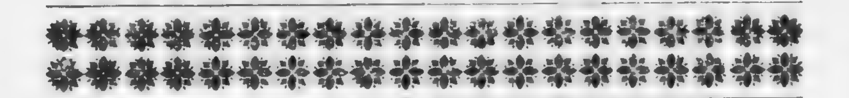
Brise, je confie à ton aile,
Autant qu'à celle du désir,
Le regret de ma toute belle ;
Va lui porter mon souvenir

Gagne, douce brise embaumée,
Le seuil de mes premiers amours,
Et si la porte en est fermée,
Chante au moins l'air des heureux jours.

Ah ! chante mon ivresse ancienne
Qui passait dans l'écho des soirs,
Afin qu'elle aussi souvienne.
O vieux amours ! O saints espoirs !

Que les jeunes soirs passent vite ;
Je les ai vus, ils ne sont plus !
Va, chère brise, et dans ta fuite,
Rejoins tous mes plaisirs perdus !





SOUVENANCE

Pleures-tu, quand la nuit assombrit ta fenêtre,
Redis les souvenirs des instants disparus,
Tu sentiras la joie en ton âme renaître
Comme un rayon d'espoir aux beaux jours revenus.

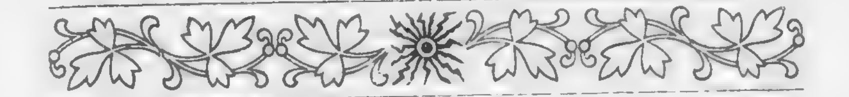
Au cœur qui se souvient nul souci ne s'arrête,
Car la voix du passé qui vient l'entretenir,
Consolant le présent, d'une flamme secrète
Réchauffe tout repli qu'un souffle a pu transir.

Les mystères constants qui poussent les années,
Notre course ici-bas vers l'éternelle nuit,
Pourraient froisser les vœux des âmes fortunées,
Mais le bon souvenir vient chasser tout ennui.

Partout les flots du temps, sur grève des âges,
S'en iront féconder les ondes de l'oubli,
Mais le bon souvenir, flottant sur leurs mirages,
Demeurera toujours sous un ciel embelli.

Parfois c'est un sourire, une main qui protège,
Une larme de joie au retour d'un ami !
Un regard qui te plait dans la foule, que sais-je ?
Qu'importe, un souvenir parle plus qu'à demi !

Ce qui nous peut charmer au chemin de la vie,
N'est pas seulement l'or qui grandit les atours,
C'est le soleil, les fleurs, un peu de poésie
Qui forme un souvenir et qui fait d'heureux jours !



RIEN QU'UNE FOIS, ME DITES OUI

Rondel

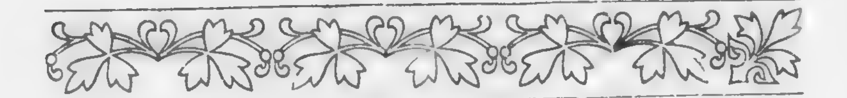
Imité des poésies en vieux français,
attribuées à Maitre François Villon

Rien qu'une fois, me dites oui,
Vous êtes si bonne madame ;
Vous chantez mieux qu'aucune femme ;
Un seul refrain nous réjouit,

O gentille ! dites-le donc.
Ce oui n'est rien qui n'effarouche ;
Et ce doux mot n'est pas si long
Qu'il fasse mal à votre bouche ;

Enfin, il n'est pas inouï,
Tout fait pour pencher avec l'âme,
En lui-même nul ne le blâme ;
Mais dites-le donc aujourd'hui :
Rien qu'une fois me dites oui !





LES BATTEURS DE BLE

A M. J.-N. Miller.

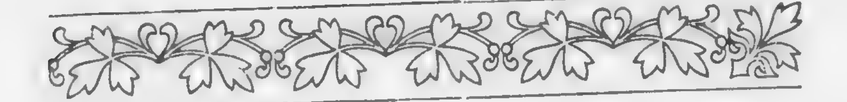
Les batteurs de bon blé font leur tâche à la grange,
Au rythme des fleaux égrenant les épis ;
Une à une ont passé mille gerbes à frange,
Et le bon blé frissonne en ses carrés remplis.

Pan ! pan ! pan ! du matin jusqu'au soir aux étoiles,
On entend résonner leurs coups dans le lointain ;
Leurs chapeaux poussièreux leurs vareuses de toile,
Vieillissent le tableau dans le jour incertain.

Pan ! pan ! hola ! quand donc finiront-ils la tâche,
Ces batteurs de blé mûr, que l'obscurité cache ?
Pour éclairer leur ombre, ils n'ont qu'un vieux fanal.

Et la poussière monte en spirale fuyante,
Et le bon blé ruisselle en la paille tremblante
Comme des sables d'or au rayon matinal.





DANS LES COUCHANTS HATIFS

Dans les couchants hâtifs des soirs mystérieux,
Des nuages glacés, montent, silencieux.

Je ne vois plus l'abeille. Et la fleur disparue
Ne laissa que sa tige à cette terre nue.

Sous le triste buisson que l'automne a jauni,
Je n'entends plus l'oiseau gazouiller dans son nid.

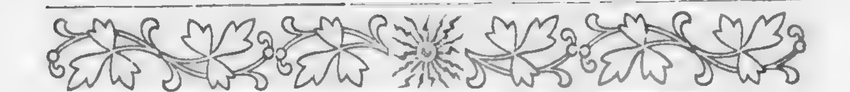
L'été, c'est l'idéal qu'un remords nous enlève.
Soleil, tendresse, amour, tout s'éclipse en mon rêve.

Reviens secret d'autan nous parler de jadis,
Et de nos clairs étés comptés au paradis !

Ce qui flotte en nos fronts doit-il un jour revivre ?
Chacun a-t-il sa page en marge du grand livre ?....

Après l'emportement aux éclairs de l'espoir,
Les pauvres cœurs vieillis s'unissent au grand soir.





RONDEL

Dites que ma chambrette est belle,
Avec son mur mal aligné
Et sa lucarne de grenier
Où vient loger une hirondelle.

Lorsque la lune renouvelle,
Centent, j'y reçois, le premier,
Son beau grand regard coutumier
Qui sur ma pauvre ombre ruisselle.
Dites que ma chambrette est belle

Lorsqu'il chante sa ritournelle,
D'un ton mineur et renfrogné,
Le vent m'aide à me résigner,
Dans la grande nuit solennelle,
Dites que ma chambrette est belle

23 Nov. 1904.





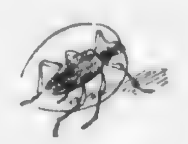
VERITES

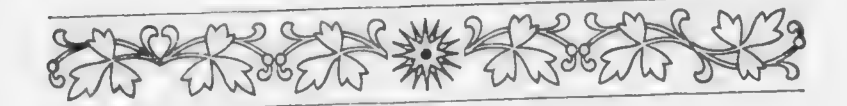
Au Dr J. R. Picard.

C'est le bon vin qui vous enivre,
C'est le bon pain qui vous nourrit,
C'est le travail qui vous fait vivre
C'est l'avenir qui vous sourit,

C'est le chaud climat qui vous cuivre,
C'est aux flots noirs que l'on périt,
Une seule mort vous délivre,
La paresse vous appauvrit,

C'est le vrai qu'il vous faut poursuivre,
C'est le remords qui vous punit,
C'est l'hiver qui répand le givre,
Dans ce petit monde infini.





LETTRE

A M. Albert Laberge.

J'ai suivi le chemin abrupte de la rive ;
Une demeure ancienne et l'aspect du vieux pré,
Témoins du temps jadis qu'un souvenir ravive,
Ont reconquis mon cœur à son rêve enivré,

Et loin des hautes tours, loin des bruits de la ville,
Je revis ma jeunesse au bord du Saint-Laurent,
Et dans la liberté, sous l'ombrage tranquille,
J'ai médité des vers au murmure du vent...

Et vous aussi là-bas, dans vos jeunes années,
Avez foulé, la rive où chantaient les aïeux
Et vos rêves encor, chimères fortunées,
Vont réchauffer leur aile aux rayons de nos cieux !



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Pages



Pages



DU MEME AUTEUR :

LA CHANSON DU PASSANT

Poésies, (Montréal, 1908), édition épuisée. 1/8

LA JONCHEE NOUVELLE

Poésies, (Montréal, 1910), édition épuisée. 1/8

ODE AU CHRIST

Poésies, (Montréal, 1910), papier de luxe. 1/8

CONTES DU VIEUX TEMPS

Prose, (Montréal, 1911), papier antique, grand format. 1/8

EN PREPARATION :

LES AUBES MORTES

Poésies.

LES PALAIS CHIMERIQUES

Poésies.

AU BOIS DORMANT

Théâtre.

La Cie d'Imprimerie Commerciale, 21, Sault-au-Matelot, Québec.